

## Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

L'Institut a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- Coloured covers /  
Couverture de couleur
- Covers damaged /  
Couverture endommagée
- Covers restored and/or laminated /  
Couverture restaurée et/ou pelliculée
- Cover title missing /  
Le titre de couverture manque
- Coloured maps /  
Cartes géographiques en couleur
- Coloured ink (i.e. other than blue or black) /  
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)
- Coloured plates and/or illustrations /  
Planches et/ou illustrations en couleur
- Bound with other material /  
Relié avec d'autres documents
- Only edition available /  
Seule édition disponible
- Tight binding may cause shadows or distortion  
along interior margin / La reliure serrée peut  
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la  
marge intérieure.
  
- Additional comments /  
Commentaires supplémentaires:

Pagination continue.

- Coloured pages / Pages de couleur
- Pages damaged / Pages endommagées
- Pages restored and/or laminated /  
Pages restaurées et/ou pelliculées
- Pages discoloured, stained or foxed/  
Pages décolorées, tachetées ou piquées
- Pages detached / Pages détachées
- Showthrough / Transparence
- Quality of print varies /  
Qualité inégale de l'impression
  
- Includes supplementary materials /  
Comprend du matériel supplémentaire
  
- Blank leaves added during restorations may  
appear within the text. Whenever possible, these  
have been omitted from scanning / Il se peut que  
certaines pages blanches ajoutées lors d'une  
restauration apparaissent dans le texte, mais,  
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas  
été numérisées.

# L'OPINION PUBLIQUE

Journal Hebdomadaire Illustré

Abonnement, \$3.50 par an. Payé d'avance, \$3.00 — États-Unis, \$3.50  
On ne se désabonne qu'au bureau du journal, et il faut donner au moins quinze jours d'avis.

Vol. XIV.

No. 47

Montréal, Jeudi, 22 Novembre 1883.

Prix du numéro : 7 centins.—Annonces, la ligne : 10 centins  
Toute communication doit être affranchie.  
Les remises d'argent doivent se faire par lettres enregistrées ou par un bon sur la poste.

## SOMMAIRE

TEXTE : Les cieux et leurs habitants (suite), par Giulio.— Correction.— L'instruction et ses avantages, par Rollo Campbell.— La littérature espagnole (suite), par Edmond Lareau.— Ça et là.— Les modes de l'automne.— Littérature.— La Saint-Jean-Baptiste.— Les étrangers en Chine.— Choses et autres.— Poésie : Ad Alta, par Alphonse Calligé.— Le Moulin rouge (suite).— Propos du docteur, par le Dr E. Monin.— Tout est trop cher, par Michel Bourguignon.— Les catholiques d'Ecosse.— Pauvre grand'papa.— Nouvelles diverses.— Les échecs.

GRAVURES : Le matin : le réveil de l'enfant ; Géométrie Comique ; Voulez-vous me permettre d'allumer ?

## LE PORTRAIT

DE

# Mgr Smeulders

*C'est jeudi prochain, qu'on ne l'oublie pas, que sera publié, dans nos illustrations, le portrait de Mgr SMEULDERS. Cette gravure prendra toute la première page de "L'Opinion Publique."*

*Comme nous l'avons annoncé, nous adresserons, franco, le numéro qui contiendra cette gravure aux personnes qui en feront la demande avant jeudi prochain.*

*Envoyez 10 CENTINS sous enveloppe au bureau de "L'Opinion Publique," 5 et 7, rue Bleury, Montréal.*

## LES CIEUX ET LEURS HABITANTS

(Suite)

XX

UN VOYAGE DANS LE MONDE DE LA LUNE.—SA DISTANCE DE LA TERRE.—GRANDEUR APPARENTE ET RÉELLE DE LA LUNE.—LA LUNE D'AOUT.

La belle comète qui, pendant plusieurs mois, fit tant parler de soi, est repartie pour l'immensité des espaces d'où elle était venue. Peut-être nous fûmes des derniers à la suivre d'un œil attentif et intéressé : le public, toujours en quête de variété, daignait à peine jeter un regard indifférent sur une autre comète, petite sœur de la première, venue elle aussi visiter notre ciel. Nous continuâmes à la voir quelque temps encore parmi les étoiles polaires : elle semblait immobile : un poète de cour aurait gagé qu'elle s'était arrêtée par courtoisie à notre égard ou pour le plaisir d'être l'objet de notre contemplation. Mais sa lumière s'affaiblissait. De fait la comète s'éloignait toujours. Elle finit par disparaître, et maintenant, après avoir laissé derrière elle notre système, elle continue sa course solitaire dans la nuit froide et silencieuse de l'espace, pour ne revenir jamais peut-être. Envoyons-lui un dernier salut : à défaut d'autre intérêt, son apparition a eu au moins celui d'être pour nous une de ces rencontres imprévues qui rendent un voyage d'exploration plus varié et plus instructif.

Nos explorateurs, habitués désormais aux grandes distances planétaires, ne craindront pas d'avoir perdu, en s'arrêtant trop longtemps à la contemplation de cet astre, leur chance d'arriver au rendez-vous que nous nous sommes donné dans le monde de la Lune. Mais, demanderont-ils avec raison, quelle est la distance de notre demeure à la Lune ? Un pas seulement. Le boulet d'un canon Krupp y arriverait en neuf jours ; le train de la malle des Indes, en moins de neuf mois ; et le voyageur de Jules Verne, qui fit le tour du monde

en un an, n'aurait qu'à répéter neuf fois la même expérience pour parcourir autant de chemin d'ici là : quelques vieux conducteurs sur les chemins de fer peuvent se vanter d'avoir voyagé autant et même plus. Il s'agit en un mot d'une longueur précise de 30 diamètres terrestres, soit 384,000 kilomètres.

La compagnie s'étant réunie sans retard, je suppose, nous commencerons par jeter un regard d'ensemble sur notre satellite, et nous en remarquerons les dimensions, plus grandes peut-être que nous l'avions cru. Nous n'en sommes plus au temps où ce brave homme de Socrate faisait rire de lui comme d'un insensé, pour avoir affirmé que la Lune était pour le moins aussi étendue que la ville d'Athènes. Néanmoins aujourd'hui même quelques-uns seraient surpris d'apprendre que le diamètre du globe de la Lune est plus que le quart du diamètre terrestre. En chiffres exacts, pendant que la Terre mesure en diamètre 12,732 kilomètres, la Lune en mesure 3,484.

Et cependant, depuis 2,000 ans, on connaît suffisamment les éléments d'après lesquels on peut calculer avec assez d'exactitude les dimensions de notre satellite. Ils furent déterminés d'abord par Aristarque de Samos, né vers l'année 305 A. C., ensuite et mieux encore, par Posidonius de Rhodes, ainsi nommé parce qu'il ouvrit une école dans cette île, où, soit dit en passant, il eût M. Tullius Cicéron au nombre de ses disciples. Le premier de ces deux fameux astronomes trouva que la Lune devait être à la distance de 70 ou 80 rayons terrestres de notre globe ; le second, on ne sait comment, vint plus près de la vérité et calcula cette distance être de 60 rayons.

La connaissance de la distance d'un corps est nécessaire et suffisante pour en supputer la grandeur réelle. Elle est nécessaire, parce que des corps de diverses grandeurs peuvent paraître sous des dimensions identiques d'après les distances diverses auxquelles ils sont placés. Le diamètre solaire, par exemple, est 400 fois plus grand que celui de la Lune ; mais étant aussi plus loin, il nous paraît égal et même moindre. Ainsi, dans les éclipses totales du Soleil, son disque est entièrement couvert à nos yeux par le disque de la Lune (1). Il est donc impossible, de la dimension apparente d'un corps, de déduire sa dimension réelle à moins d'en connaître la distance. La grandeur apparente de la Lune est celle d'un disque du diamètre de 31 minutes et 24 secondes. Combien de kilomètres correspondent à cette mesure ? Nous l'avons déjà dit, et tous, même les petits garçons et petites filles de notre compagnie, s'empresseront de répondre : cela dépend de la distance. Placé tout près de l'œil, un sou peut paraître d'une grandeur égale ou même supérieure à la grandeur réelle d'un centimètre ; et si au contraire, un corps paraît doué de cette grandeur à la distance du Soleil, il aura en réalité un diamètre de 1,380,000 kilomètres. De même, il faut connaître tout d'abord la distance de la Lune ; celle-ci une fois connue, nous pouvons, comme Aristarque et mieux encore Posidonius, en déduire le vrai diamètre lunaire tel que nous l'avons indiqué plus haut.

Une voix : Serait-il permis de faire une question ?

—Certainement, quelque soit mon aimable contradicteur. Les objections scientifiques prouvent de la pénétration de la part de celui qui les propose et de celui qui sait les apprécier, comme sont prêts à le faire tous les membres de notre caravane.

—Je ne fais que proposer un doute. On a supposé que la Lune nous apparaît toujours avec les mêmes dimensions. Je me permettrai pourtant de demander comme cela peut s'accorder avec le fait, observé par tous, que, les soirs d'été, lorsqu'il est près de l'horizon, notre satellite nous paraît deux et trois fois plus grand

(1) D'autres fois il arrive que l'éclipse du Soleil, bien que concentrique, soit seulement annulaire, ou à anneau : la Lune, dans ce cas, ne suffisant pas à couvrir tout le disque solaire, en laisse tout autour un bord découvert. Ce fait a lieu quand l'éclipse tombe dans le temps où la Lune (qui décrit autour de la Terre non un cercle mais une ellipse) se trouve plus éloignée de nous, et partant, nous présente un diamètre plus petit ; ou bien encore, quand la Terre, en parcourant son orbite annuelle, également elliptique, se trouve transportée plus près du Soleil et en voit par suite le diamètre agrandi au point que la Lune ne suffit plus à le couvrir tout entier.

que dans les temps et positions ordinaires. Il semble donc que la grandeur apparente de la Lune est variable, et variable indépendamment de la distance, car il est de soi évident que l'agrandissement dont nous venons de parler n'est pas dû à un rapprochement de la Lune. C'est là une objection que je voudrais pouvoir résoudre par moi-même.

En réponse à notre trop modeste interlocuteur, nous dirons qu'il arrivera facilement à la solution demandée, s'il fait disparaître l'équivoque caché sous ces mots *grandeur apparente*. Quand nous parlons d'un objet perceptible aux regards, nous disons ordinairement qu'il nous apparaît grand ou petit selon l'angle visuel plus ou moins grand sous lequel nous le voyons. C'est la règle suivie même par ceux qui ne savent pas ce qu'est un angle visuel ; c'est sur elle que se basent aussi les astronomes quand ils parlent du diamètre apparent d'un astre. Il est très vrai que, pris dans ce sens, le diamètre apparent de la Lune est variable : elle nous apparaît plus petite quand elle est plus éloignée de nous et plus grande quand elle est à une moindre distance. Ainsi la mesure de 31' 24" ne nous donne que la mesure moyenne. Mais les variations de diamètre dues à cette cause sont si légères qu'elles ne peuvent s'observer qu'au moyen des instruments astronomiques : ce n'est pas de ces variations qu'il s'agissait dans l'objection proposée.

Reste à voir pourquoi, certains soirs d'été, lorsqu'elle est basse sur l'horizon, la Lune nous apparaît notablement plus grande. Quelques-uns essaient d'expliquer ce phénomène en disant que l'air chargé de vapeurs à cette saison, fait l'office d'une lentille convexe : nous ne nous en apercevons, ajoutent-ils, que quand la Lune est presque à l'horizon, parce qu'alors les rayons lunaires parcourent à travers l'atmosphère vaporeuse une route plus longue que quand elle est haute dans le ciel. Mais, indépendamment d'autres considérations qui se présentent à l'esprit, dans cette hypothèse, l'angle visuel, par suite de la divergence des rayons due à la lentille atmosphérique, devrait se trouver agrandi ; et cependant il n'en est pas ainsi : qu'on regarde la Lune à l'horizon ou au zénith, l'angle sous lequel on la voit est toujours le même.

Il nous faut donc chercher ailleurs l'explication de ce phénomène. Nous la trouvons dans une autre loi de perspective laquelle, fidèle dans la plus grande partie des cas, nous trahit lorsqu'il s'agit d'un corps non plus terrestre mais céleste. La voici. Quand de loin nous regardons un objet, par exemple, une chaîne de montagnes très éloignée, l'imparfaite transparence de l'air, lorsque surtout il est chargé de vapeurs, fait que nous le voyons avec des contours plus pâles et comme voilé d'une nuée légère que les peintres imitent au moyen du voile de teinte azurée, dont ils couvrent les lointains. Comme ce fait se répète constamment, nous avons pris l'habitude de regarder comme très éloigné tout objet qui se présente dans ces conditions, et par contre, nous croyons irrésistiblement plus rapproché tout objet dont les contours nous apparaissent bien nets et dont la surface est claire. D'un autre côté, que deux objets se présentent à nous sous le même angle visuel, nous regarderons, par suite de l'habitude, celui qui nous semble plus loin comme plus grand et au contraire comme plus petit celui que nous nous imaginons être plus rapproché.

C'est ce qui se vérifie à la lettre dans le cas présent. Quand la Lune s'est élevée au milieu du ciel, les vapeurs de l'été en embarrassent très peu la vue : elle nous apparaît avec des contours distincts et une surface très claire, comme les corps rapprochés de nous. Dès lors nous n'attribuons pas à son diamètre une grande étendue ; elle nous paraît petite quand au contraire, elle est seulement un peu au-dessus de l'horizon, la grande masse des vapeurs voisines de la terre lui fait un voile comme à un corps éloigné ; et de là nous donnons tacitement à son diamètre une étendue plus grande : elle nous paraît agrandie.

Concluons. Si parmi les apparences, on doit compter le brouillard extérieur dû aux vapeurs de l'été, on peut dire d'une certaine manière que la grandeur apparente de la Lune est variable, quoique en réalité, ces variations soient plutôt l'effet de l'habitude que nous avons

prise d'attribuer une telle étendue à cet ensemble de phénomènes. Si ensuite, avec les astronomes, et comme le veut la raison, nous entendons par grandeur *apparente* de la Lune celle que nous donne le rayon visuel, celle-ci ne varie pas sous l'influence des vapeurs ou d'une autre cause quelconque, mais seulement en raison de la distance entre la Lune et la Terre. Avec cela, je l'espère, notre interlocuteur se sentira satisfait. Et, libre de ce souci, nous essaierons, avec le bon plaisir de la caravane, de peser notre satellite ou d'en déterminer la masse.

(A suivre.)

GIULIO.

## CORRECTION

Dans la critique sur l'*Histoire du Canada* de F.-X. Garneau, qui a paru dans notre dernier numéro, au paragraphe III, quatrième alinéa, la phrase suivante est incomplète : "Aussi, entreprit-il de constituer son clergé sur le pied des diocèses de France."

Il faut lire cette phrase comme suit :

"Aussi, entreprit-il de constituer son clergé sur le pied des diocèses de France, c'est-à-dire selon les règles du Concile de Trente."

## L'INSTRUCTION ET SES AVANTAGES

*Labor omnia vincit improbus.*

VIRGILE.

"Dans quelque condition sociale que l'homme se trouve placé, l'instruction est chose utile, chose essentielle."

L'homme, ici-bas, ne peut rien que par le travail et l'étude. Placé seul en présence de la nature, il est forcé, pour subvenir à ses besoins, de tirer des ressources qu'elle lui offre de tous côtés, le meilleur parti possible. Mais, pour conserver les ressources qu'il s'est acquises, pour les multiplier et en tirer un emploi lucratif, il lui faut faire plus d'efforts, entretenir plus de vigilance qu'au début ; et son intelligence, exercée et disciplinée par l'étude, peut seule mener ce labeur à bonne fin.

Or, comme les ressources matérielles de l'homme sont multiples, les connaissances qui les lui procurent le sont aussi : et de là la division de la science aussi bien que du travail.

On peut diviser le travail en trois branches : l'agriculture, le commerce et l'industrie, les arts. A chacune de ces branches se rattachent des connaissances utiles, indispensables même pour leur diffusion et leur progrès.

L'agriculteur, tout d'abord, doit être en état de faire chaque année un relevé des produits de sa propriété et de répartir sur chacun d'eux la somme qu'il compte en retirer par le trafic ; par ce moyen, il évitera d'être victime de la mauvaise foi des marchands. Il est utile et indispensable qu'il ait des connaissances spéciales afin de prévenir les maux qui peuvent affliger ses récoltes, ou d'y remédier, s'il en est encore temps. Enfin, l'agriculteur intelligent doit se tenir au courant des perfectionnements opérés dans l'art de la culture et dans la confection des instruments aratoires.

L'instruction est encore indispensable dans le commerce et l'industrie, tant pour l'échange que pour la fabrication des produits ; la calligraphie, la grammaire, le calcul, la géographie et la chimie industrielle en sont les éléments fondamentaux. C'est à l'aide du compas et des mathématiques que l'architecte et l'armateur tracent les plans des superbes édifices de nos cités, des vastes et puissants navires dont nos ports sont encombrés.

Les arts viennent aussi démontrer par la force des choses l'utilité et l'importance de l'instruction. Le légiste, courbé depuis sa jeunesse sur le texte des lois, absorbé par l'étude des sublimes productions des génies de la Grèce et de Rome, apprend à formuler à son tour quelques-unes de ces constitutions à la fois si sages et si utiles au bien de l'Etat. Le médecin, mis en état, par ses profondes études, de découvrir les germes de chaque maladie et d'en suivre les progrès, peut aussi, à l'aide de ces études, rechercher des remèdes efficaces contre les maux de l'humanité souffrante. L'avocat et le notaire, nourris dans l'étude des lois, sont chargés de prendre en main les intérêts de leurs semblables. Enfin, le physicien, le chimiste, l'astronome, l'ingénieur, sont autant de puissants auxiliaires capables de perfectionner la grande œuvre de la civilisation en général, et le travail individuel en particulier.

L'instruction est une chose utile.

L'instruction, si nécessaire, comme on vient de le démontrer, à chacune des grandes divisions du travail, fait encore qu'elles concourent toutes trois au bénéfice l'une de l'autre : l'agriculture, en fournissant à l'industrie des produits toujours plus beaux et plus nombreux ; le commerce et l'industrie, en donnant des ressources capables de maintenir ses institutions artistiques et

scientifiques, et à encourager ses entreprises savantes, ces grandes découvertes qui font la gloire des époques qui les voient naître. Enfin, les arts viennent aider à la prospérité de l'agriculture et de l'industrie, en faisant participer ces deux importantes divisions du travail aux découvertes relatives à chacune d'elles.

De nos jours, l'homme dépourvu d'instruction ne peut rien par lui-même ; pour lui, les institutions sociales sont autant de machines dont il ignore le mécanisme et l'usage. Chaque nouveau progrès de la civilisation est pour l'ignorant un pas rétrograde vers le passé ; les autres hommes, guidés par leur savoir, peuvent apprécier et utiliser les progrès ; mais il voit, lui, l'ignorant, se fermer de toutes parts les routes du succès.

L'instruction est donc chose essentielle.

Enfin, l'instruction procure des avantages moraux d'une valeur incontestable ; elle cultive l'esprit, les mœurs et le caractère de l'homme, elle le met en relation continue avec ses semblables. En un mot, c'est l'instruction qui fait les peuples vraiment grands et forts.

ROLLO CAMPBELL.

## LA LITTÉRATURE ESPAGNOLE

(Suite)

CAMOËNS

Le nom de Camoëns rappelle à la fois toutes les gloires du génie et toutes les flétrissures de l'infortune. Comme Homère, sept villes se disputent l'honneur de lui avoir donné le jour ; comme le Tasse, il ressentit profondément les aiguillons d'un amour qui ne fut jamais payé de retour ; comme Dante, il goûta le pain amer de l'exil loin du soleil de sa patrie.

Les données les plus probables placent la naissance de Luiz de Camoëns en 1517, à Lisbonne.

A treize ans, il entra à l'université de Coimbre pour continuer ses études. C'est là qu'on le voit pour la première fois s'ouvrir à la vie. Avec quelle ardeur et quel enthousiasme son âme ardente s'initie-t-elle aux chefs-d'œuvre de l'antiquité ! De bonne heure il sentit naître cette puissante passion pour le beau, passion qui tue l'artiste. Dans ses rêves d'avenir, il ambitionnait de devenir le Virgile de sa patrie.

Ses études terminées, on le voit se mêler aux entreprises qui dénotent les conceptions hardies du jeune homme, et que la réalité et le positivisme de la vie finissent par anéantir.

Les premiers essais du poète furent des stances légères, gaillardes et galantes. Elles prouvent plus en faveur de son esprit que de sa constance, car la liste des maîtresses qu'il a chantées serait aussi longue que celle de don Juan. Il est évident que ce bouillant et inconstant jeune homme n'avait pas fait un choix décisif. Son œil n'avait pas encore contemplé l'idéal que son imagination de poète s'était plu à orner. Mais un jour, et quel jour pour notre poète ! il voit Dona Catharina de Atayde, fille du favori de Jean III. Pauvre Camoëns ! ici vont commencer les infortunes qui l'ont abreuvé toute sa vie.

Dona Catharina fut insensible. La Cour, s'apercevant des prétentions du jeune amoureux, profita de quelques incartades que son caractère bouillant et emporté lui avait suscitées pour l'exiler à Santarem, en Esdramadure.

Le voilà donc entraîné loin des siens, loin de ses amours, loin de son pays, loin de tout ce que son cœur aimant s'était plu à poétiser. Le voilà en exil, et pourquoi ? pour avoir trop aimé ! Oh ! comme à cette pensée il se sent malheureux, comme il a des vers pleins d'amertume pour peindre sa douleur et ses infortunes, comme il lui semble amer ce pain que lui tend la main de l'étranger ! Il se compare à Ovide, au Tasse, à Dante, à tous ces grands hommes méconnus de leurs concitoyens !

Il cherche un remède à la sombre nostalgie dans la poésie. Trois comédies, dont l'élégance de la diction est le mérite principal, datent de cette époque.

Enfin, on se souvient du pauvre exilé ; il revient à Lisbonne. Il a déjà pardonné à ses concitoyens. Déjà il entrevoit le bonheur, déjà il croit en avoir la possession. Qui pourrait le lui enlever ? Il a franchi le seuil de sa patrie... Illusion ! La misère, la pauvreté, l'indigence, frappent à sa porte. Que va-t-il devenir dans la grande ville ? ses habits sont râpés, il n'a pas un morceau de pain pour apaiser sa faim, et depuis longtemps, dernier outrage, on a méconnu son talent ! Un seul refuge lui est ouvert, la nécessité l'y pousse : il prend du service dans l'armée. Le voilà confondu avec le vulgaire, *profanum vulgus*, vieillissant sous le harnais, coulant de longs jours dans une caserne malpropre, lui si fier, si indépendant, lui qui avait la conscience de son génie.

En faisant la guerre en Afrique, Camoëns se battit en brave. Il perd l'œil droit dans une rencontre. Il se retire du service : il a payé son tribut à la patrie. Quelle récompense va-t-on lui donner ? Son cœur bien

né ne peut supposer l'ingratitude de la part de ses concitoyens.

Il revoit Lisbonne, sa patrie, il l'aime encore ; il revoit Dona Catharina, il l'aime toujours. L'une et l'autre le méconnaissent. Giaour errant, que va-t-il devenir ? Dans quelle solitude va-t-il transporter sa tente ? Comment punira-t-il l'ingratitude de ses concitoyens ? Il partira encore, mais cette fois il mettra la mer entre lui et son pays, il s'écriera avec Scipion : *Ingrata patria non assa mea possidebis*. Et le voilà parti pour Goa.

Il est un destin cruel qui semble poursuivre les poètes. *Stello*, ce beau livre d'Alfred de Vigny, nous présente une longue chaîne de ces existences fragiles et malheureuses qui ne peuvent lutter, qui n'étaient pas faites pour lutter contre le positivisme de la vie. C'est Torquato Tasso, les yeux brûlés de pleurs, couverts de haillons et réduit à ne plus voir, non par cécité, mais

*Non havendo candella per scrivere isuavi versi.*

C'est l'aveugle Milton jetant à un libraire le *Paradis Perdu*, le fruit de ses veilles, pour la modique somme de dix livres sterling. C'est Gilbert, ce pauvre fanfaron de l'exil qui s'écrie :

Au banquet de la vie, infortuné convive,  
J'apparus un jour et je meurs,  
Je meurs, et sur la tombe où lentement j'arrive,  
Nul ne viendra verser des pleurs.

C'est Dryden et Wondel, mourant de misère à soixante-et-dix ans ; c'est Corneille manquant de tout, même de bouillon ; c'est Lesage, c'est Butler, c'est Malfilâtre, c'est André Chénier, c'est tant d'autres, pour ne pas interroger l'antiquité.

Dans l'Inde, Camoëns se fait encore soldat. Longtemps il traîne une existence malheureuse ; de nouveaux malheurs l'attendaient. Un écrit politique, *Disparatesna India*, lui valut la prison. Ce n'est pas tout : il apprend sur ces entrefaites la mort de Dona Catharina. Pauvre poète ! il l'aimait encore ; une larme brûlante vient humecter sa paupière ! Il confie ses peines au papier, les hommes ne sauraient le comprendre ! Sa douleur s'exhale en des vers qui portent l'empreinte d'un profond désespoir.

Le malheur se lasso enfin à poursuivre sa victime. Le poète fut appelé à un petit emploi. Il en profita pour composer la *Lusiade* ou plutôt *Les Lusiades* (ou *Lusiades*), c'est-à-dire les Luthaniens, ainsi nommés de *Lusus*, compagnon d'Ulysse, qui fonda autrefois la ville de Lisbonne. C'est un poème tout national que le Camoëns a voulu écrire : c'est la gloire de ses compatriotes qu'il a entrepris de chanter. S'il a pris pour cadre le récit des conquêtes des Portugais dans les Indes, il a su y entremêler toutes les grandes actions de ses compatriotes dans les autres parties du monde, tout ce que l'histoire ou les fables nationales contiennent de glorieux pour eux.

Camoëns ne devait pas garder longtemps son emploi ; il est poursuivi avec trop d'acharnement par sa mauvaise étoile. Son humeur satyrique lui attire des ennemis qui le font condamner à un nouvel exil sur les côtes d'Afrique. En route, le vaisseau qui le portait fit naufrage, et le poète se sauva, emportant d'une main son manuscrit et nageant de l'autre pour gagner la rive, comme autrefois César pour sauver ses *Commentaires*.

Le poète fut accueilli avec bienveillance par les habitants de la côte. Il a célébré leur hospitalité dans une paraphrase du psaume de David : *Super flumina Babylonis*.

De retour à Goa, il est emprisonné pour dettes. Pauvre Camoëns ! encore sous les verrous ! on n'eut pas compassion de sa longue infortune ; et ses vers, la monnaie ordinaire du poète, ne purent satisfaire d'avidés créanciers.

Las des mauvais traitements qu'il avait essayés, méconnu dans son pays adoptif comme au Portugal, dévoré par l'ennui, pleurant la patrie absente, ce nid tant aimé, comme il l'appelle, *O patrio nicho amado*, Camoëns, malgré son serment, se résoud à tendre de nouveau la main vers ses compatriotes ; il part, mais encore de nouvelles déceptions : un certain Barreto, qui lui avait promis de l'argent pour payer son passage, l'abandonne au dernier moment. Il partira cependant, il travaillera s'il le faut.

Enfin, après cinq années d'absence, âgé de quarante-six ans, il aperçoit la terre natale. Son cœur bondit de joie et d'espérance, il a déjà tout pardonné, tout oublié !

La *Lusiade* est imprimée. Elle rapporte au poète peu d'honneur et pas d'argent. Décidément, Camoëns est le plus malheureux de tous les poètes—mais continuons, il n'a pas encore bu jusqu'à la lie son calice d'amertume. La misère est encore là qui frappe à sa porte. L'Etat ne lui payait que vingt-cinq francs de pension pour seize années de service dans l'armée. Il se voit donc forcé de tendre une main suppliante aux passants ; ce devait être pour lui le comble de l'infortune. Chaque matin, il envoyait son esclave dans les carrefours et sur les places publiques mendier le repas du lendemain. Quelle triste existence ! Représentons-nous cet homme cloué sur un grabat, n'ayant qu'un pauvre esclave pour unique ami, recevant de ces conci-



LE MATIN—LE RÉVEIL DE L'ENFANT

toyens, en échange du seul trésor qu'il possédait, le mépris et l'ingratitude.

L'ami de Camoëns, le seul qui ne l'ait abandonné, l'esclave de Java mourut. On sent toute l'intensité de la douleur que dut en éprouver le poète. Seul, que va-t-il devenir ? Tous ces grands seigneurs, dont les ancêtres revivent en traits immortels dans les *Lusiades*, ainsi que le bas peuple, l'ont complètement oublié. O patrie ingrate ! on ne survit pas à tant de malheurs. Camoëns tombe malade, on le conduit à l'*Hôpital des Pauvres* et meurt avec résignation. " Hélas ! disait-il, comment se fait-il que sur un lit si étroit la fortune se soit plu à rassembler tant de misère ? "

Camoëns rendit l'âme en 1579, âgé de 55 ans. On l'enterra pauvrement ; pas une pierre pour indiquer où reposaient ses restes, pas un ami pour le conduire à la dernière demeure, pas une larme pour rappeler son souvenir ! Infortuné Camoëns !

Seize ans après sa mort, un savant allemand fit élever un monument sur les cendres de l'auteur des *Lusiades*. Cet honneur rendu au mérite fit rougir de honte les Portugais. L'honneur national se réveilla, et l'on s'aperçut, mais bien tard, que Camoëns était un grand poète, un grand martyr et un grand citoyen.

Mais il semble que le malheur a voulu poursuivre sa victime jusqu'au delà de la tombe. Un tremblement de terre, survenu en 1755, dispersa ses restes, et de cet homme il ne reste plus que ses œuvres (1).

Les bateliers de Tage récitent les vers de Camoëns, comme ceux de Naples et de Sorrente les stances cadencées du Tasse.

Le sujet des *Lusiades* est la découverte d'un lointain pays révélée aux yeux d'un hardi navigateur, Vasco de Gama. Ce poème est conforme au plan d'une composition épique. Le sujet et les incidents, dit l'anglais Blair, sont pleins de grandeur : à travers une espèce de désordre, on reconnaît une verve éminemment poétique, une imagination vive, des descriptions hardies. Le Camoëns n'a pas ambitionné le mérite de peindre les caractères. Vasco est le héros du poème ; c'est le seul personnage qui y joue un rôle important.

Le Dante va chercher son sujet dans l'enfer, Milton au ciel, à Camoëns appartient la mer. Personne, mieux que lui, ne sait peindre la voix de l'Océan, le murmure des grandes eaux, la profondeur des abîmes, toutes les modulations, toutes les plaintes, toutes les colères des vents. L'apparition d'Adamastor, de l'Indus et du Gange, le conseil des dieux de la mer, l'entrevue de Vasco de Gama et du roi de Mélinde, le tournoi des douze Portugais, la fin tragique d'Inès de Castro, la cour de Vénus et l'ancre d'Eole, sont autant de tableaux imposants et d'épisodes charmantes.

Mais le grand défaut de Camoëns, c'est d'avoir mêlé les dogmes du christianisme aux fables du paganisme. Le poète ne voulait faire de tous ces dieux et demi-dieux que d'innocentes allégories, pour donner un corps à ses idées. Mais des chants dictés par l'enthousiasme ne veulent point être commentés avec des idées trop subtiles. Cette bizarre fusion des sentiments chrétiens avec la symbolique païenne nuitrait plus encore à ce poème, si l'auteur, qu'on pourrait appeler le Paul Véronèse de la poésie, ne se sauvait de la trivialité des détails par la liberté de son pinceau. Il réunit à la puissance de création la sensibilité, l'harmonie du langage, la beauté de la phrase, ce qui le rend intraduisible, comme Anacréon.

Camoëns a encore laissé des recueils d'odes, des sonnets, des redondillas, des sixtines, des cançons, des élégies, des églogues ; il a touché à tout, passant en revue les aventures de sa jeunesse et les regrets de l'exil. Partout et toujours on reconnaît l'homme qui a puisé dans son propre cœur les sentiments qu'il décrit. On reconnaît, à le lire, l'homme né sous la puissante et riche nature des tropiques.

Les *Lusiades* sont le premier poème régulier des modernes, le premier poème épique écrit dans aucune langue romane.

#### ERCILLA

Pendant que le Tasse, en Italie, et le Camoëns, au Portugal, reflétaient au loin la gloire de leur patrie, un page étourdi, fatigué de l'étiquette des palais, rêvait, comme Christophe Colomb, la découverte d'un monde nouveau. Ce qu'il voulait, ce qu'il désirait avant tout, c'était des aventures. Un jour, il entend parler du Chili et des tribus sauvages de l'Araucanie ; il part, s'enfonce dans les sombres forêts de l'Amérique et découvre une poésie vierge au fond de ces bois silencieux ; cet homme était don Alonso de Ercilla y Zuniga.

Ercilla naquit à Madrid, le 7 août 1533, et mourut en 1596. Sa famille était noble. Il accompagna Philippe II dans ses divers voyages en Europe, en qualité de page. En 1554, il partit pour aller combattre dans le Chili une peuplade belliqueuse de l'Arauca. Il combattit pendant sept années. Pendant tout ce temps, il travailla à son poème, la *Araucana*, destiné à célébrer ses antagonistes et ses compagnons d'armes. De retour

(1) On a retrouvé, il y a quelques années, le tombeau qui contenait les restes de l'immortel Camoëns. Cette découverte a occasionné une démonstration magnifique en l'honneur du poète trop longtemps ignoré.

dans sa patrie, en 1564, il épousa cette Maria Bazan, qu'il a célébrée avec des couleurs si charmantes dans un passage de son dix-huitième chant.

L'Espagne n'a pas, à proprement parler, d'épopée, à moins que l'on veuille donner ce nom à l'*Araucanie* d'Ercilla (1). Pourquoi cela ? Était-ce dû à l'impuissance de produire un ouvrage de si haute portée ou ignorance de la composition ? La dernière hypothèse est la plus probable. On trouve bien des traces de l'épopée, mais les règles de l'art et du bon goût se refusent à accorder ce nom aux poèmes d'*Alexandre*, du *Labyrinthe* et du *Cid*. Le *Pélage*, la *Sagontine*, le *Maltéide*, la *Numantine*, la *Mexicaine*, les *Plaines de Toulouse*, le *Lion de l'Espagne*, les *Coréleides*, sont des poèmes narratifs entièrement dépourvus de l'action épique, qui ne contiennent tout au plus que le germe d'une épopée.

La *Araucana* est supérieure à toutes ces compositions, sans cependant atteindre encore le but de l'épopée. Ce poème est trop austère, et l'auteur, réglant sa voix sur celle de ses héros, quitte rarement le ton mâle et sévère. C'est d'ailleurs ce qu'il promet dans son exposition ou début :

" Je ne chante, dit-il, ni l'amour, ni les belles, ni les galanteries des chevaliers ; je ne chante ni les tournois, ni les langueurs, ni les sacrifices des tendres sentiments, mais la valeur, les hauts faits et les prouesses de ces Espagnols audacieux qui imposèrent à l'Arauca indomptable le dur joug de l'épée. "

La multiplicité des digressions et des épisodes ralentissent la marche de l'action. On se demande à chaque page si l'auteur avait un plan tracé ou s'il se laissait aller à ses impressions. On rencontre des pensées faibles et communes, et des longueurs qui invitent le lecteur à dormir. " Si Ercilla, dit Voltaire, est dans un seul endroit supérieur à Homère, il est dans tout le reste au-dessous du moindre des poètes. Ce poème est plus sauvage que les nations qui en sont le sujet. " Cependant, il a été l'objet de l'admiration générale en Espagne. On se plaît avec raison à en louer la majesté du style et la grandeur des conceptions. Si l'auteur n'avait pas enchaîné son œuvre à un ordre chronologique, s'il eut eu recours à une fiction plus inhérente au sujet, s'il eut varié ses épisodes en en diminuant le nombre, l'*Araucanie* jouirait en Europe de la même réputation que les *Lusiades*.

Au lieu de faire un tableau du Chili, il en donne une description statistique, dépourvue de toute poésie.

La manière de l'auteur n'est pas la même dans les trois parties dont se compose son ouvrage. Ercilla et tous les Espagnols se sont fait une fausse idée de la poésie épique.

Les trente-sept chants de l'*Araucanie* furent publiés successivement de 1569 à 1590.

EDMOND LAREAU.

(A suivre)

#### ÇA ET LA

Une scène violente s'est passée au théâtre de la Porte-Saint-Martin, à Paris, pendant une répétition de *Nana Sahib*. M<sup>me</sup> Sarah Bernhardt, à la suite d'une discussion assez vive avec M. Richepin, a été prise d'une crise de nerfs ; on l'a transportée immédiatement dans sa loge, et la répétition a été levée.

Le *Journal de Québec* rappelle que depuis le siècle dernier, les Canadiens-Français ont presque toujours eu quelque représentant dans la marine ou dans l'armée française.

M. Chaussegros de Léry fut général du génie sous Napoléon I<sup>er</sup> ; Bedout, né à Québec, fut contre-amiral ; de Bonaventure, capitaine de vaisseau ; de Vaudreuil, contre-amiral. Casault et Bellefeuille firent les campagnes de Crimée et d'Algérie. Arthur Taschereau, Faucher de Saint-Maurice et Beaugrand celle du Mexique, et le zouave Comte s'est fait tuer à la bataille de Patay. Actuellement nous avons un compatriote, M. Chartrand, sous-lieutenant au 3<sup>e</sup> zouaves.

La *Patrie*, de Paris, a reçu communication de la lettre suivante, adressée à une de ses lectrices par l'ex-reine Isabelle d'Espagne :

" Madrid, 22 octobre 1883.

" Madame,

" Je suis en possession de votre lettre du 8 courant, et je vous remercie bien sincèrement de vos bons et généreux sentiments.

" Je ne maudis point la France, berceau de ma famille ; cette France, grande, honnête et chevaleresque, où nous avons tant de vrais amis et hommes de cœur, lesquels ont protesté et protestent, avec toute l'énergie de leur loyale indignation, contre les actes de ces misérables auteurs des inqualifiables sauvageries du 29 septembre.

(2) L'épopée de Camoëns appartient à la littérature portugaise.

" Merci, au nom du roi, mon fils, des sympathies de la vraie France en sa faveur, et dont vous êtes l'écho.

" Venez en Espagne, je désirerais bien que vous connaissiez ma chère patrie, et j'aurais un vrai plaisir à vous y voir le plus tôt possible.

" Votre affectionnée et reconnaissante,

" ISABELLE DE BOURBON."

#### LES MODES DE L'AUTOMNE

S'il faut en croire certaines rumeurs, une crise est imminente dans le domaine de la mode. Il y aura une lutte décisive entre l'Europe et l'Amérique, entre Paris et New-York. On est sûr, à Paris, que les étoffes actuellement de goût continueront à l'être pendant un an, peut-être deux. Les fabricants de soieries ne demanderont pas de nouveaux dessins. Mais les Américaines n'entendent pas cela, et l'industrie nationale devra leur fournir des nouveautés. Cette déclaration d'indépendance en fait d'étoffes sera suivie d'un changement complet dans la manière de les employer, si les prophètes disent vrai.

En attendant constatons que la saison du velours est arrivée.

Pour les costumes, on n'emploie plus le velours broché pour le jupon, celui-ci est fait de l'étoffe uni, le broché s'emploie pour la basque ou la redingote Louis Quinze.

Mais les velveteens sont maintenant si bien faits qu'on a peine à les distinguer du velours, et ils sont tout à fait aussi convenables pour jupons ou pour costumes complets.

Pour costumes le vert foncé, le brun foncé (seal brown), le gris acier et le bleu paon, seront les couleurs les plus en vogue.

Avec les costumes de drap, on portera des chapeaux de même étoffe.

Les Parisiennes égayent les toilettes grises en y mêlant du cerise, du jaune, du vert, du bleu et du rose. On emploiera ensemble la soie et le cachemire, la brocatelle et le velours, enfin les costumes et les robes se composeront de deux étoffes différentes.

Toutes les draperies sont très bouffantes.

Toutes les jupes des nouveaux costumes de rue sont très amples. Le lais de devant est légèrement en pointe, les lais de côté sont très étroits, et deux ou quatre lais, selon la largeur de l'étoffe, sont mis en arrière. Un costume utile et convenable pour l'automne est fait en étoffe à carreaux ou toute autre étoffe de fantaisie, le corsage en blouse est garni de plusieurs rangs de ruban de velours étroit, ainsi que le jupon et la tunique, et des nœuds de velours sont placés un peu partout. Un élégant costume de voyage pour une mariée est en cachemire gris, garni de plusieurs rangs de galon d'argent, posés à plat et rapprochés les uns des autres. Le galon se met sur la jupe, la basque, les manches, le col, le chapeau de feutre gris, qui est orné en outre de plumes gris argent et d'un voile de gaze grise.

Blanc d'argent est une nouvelle nuance pour les toilettes de mariées.

Pour toilettes de soirées on a des gauzes et autres tissus très légers brodés en jais et en chenille. On portera aussi des robes de dentelle écrite sur des jupons de soie rose. Ou encore ces mêmes dentelles sur une robe en surah de même nuance.

Très jolies aussi les jupes en tulle garnies de ruban étroit vieil or avec un corsage de satin bleu ou vieil or. On verra encore des robes en voile blanc brodées, feuilles vertes et boutons de roses.

Un rang de perles sera le collier favori des jeunes filles pour le soir. Le jour, avec les corsages ouverts, elles le remplaceront par un velours noir attaché sous l'oreille gauche.

Les nouvelles dentelles orientales et espagnoles sont semées de gros pois.

Les nœuds de dentelle et de rubans et les fleurs naturelles remplacent maintenant les bijoux. Les rubans à ceinture sont à dessin.

En guise de bracelets les élégantes ont adopté pour le matin des rubans de soie ou de velours rose.

Le col en velours recouvert d'une dentelle, est très en vogue ; on y ajoute sur le devant une rosette de velours, dont les bouts sont terminés par une dentelle plissée.

Une nouvelle pélerine pour la rue—la Zora—Elle peut se mettre seule ou par-dessus un manteau long. Elle doit être faite en étoffe riche et pesante, velours ou peluche.

Un nouveau modèle de manteau ajusté pour jeune fille a un gros pli dans la couture au milieu du dos.

Un manteau de fantaisie pour l'automne a une grande écharpe de dentelle drapée sur le devant, une pélerine formée de trois rangs de dentelle et un dos ajusté. La garniture est une frange de chenille et de jais.

On fera aussi des pélerines de velours ou de velveteen garnies en plumes.

Les modèles de manteaux sont tellement variés qu'il y en aura pour tous les goûts.

La manie des jerseys continue.

Les manches sont des plus amples aux épaules.

Les boutons sont petits, en forme de balles, mais en jais, en métal, en nacre de perle, ou enrichis de brillants, ou d'émail. Quelques-uns semblent de véritables bijoux.

Les nouveaux chapeaux ronds ont la calotte haute et les bords droits.

Un nouveau chapeau parisien bronze et or est appelé colimaçon ; on veut qu'il ressemble à cet animal.

Un très joli chapeau est fait de cordonnet noir et blanc sur satin cerise et orné de petites plumes blanches. Une écharpe de crêpe lisse à pois soulevés, forme un diadème sur le devant et des attaches retenues derrière les oreilles avec de petits ornements en perles.

Des épingles pour chapeaux sont à deux branches comme les anciennes fourchettes et sont ornées de têtes de flèches en brillants, ou de papillons ou d'oiseaux émaillés en couleurs naturelles.

On dit que la capote est très portée à Paris et qu'elle n'est rien autre chose que l'antique capote des Quakers. On la garnit de cocardes en rubans de deux nuances, comme rose et rouge, ou bleu pâle et bleu foncé ; des attaches de rubans étroits la retiennent et se nouent près de l'oreille gauche.

On annonce également que la coiffure des femmes va changer de genre et que cet hiver, les cheveux se porteront très relevés sur la tête.

## LITTÉRATURE

Les ouvrages de Herbert Spencer viennent d'être traduits en japonais.

\* \*

La maison Scribner a eu la bonne idée de rééditer les ouvrages de Donald O. Mitchell, mieux connu sous le nom de Ik Marvel.

\* \*

On va prochainement publier à Paris les mémoires laissés par Henri Heine, et qui sont actuellement en possession de son frère, le baron Heine-Geldern.

\* \*

On vient de trouver, en Italie, une tragédie du poète Leonardi, qui vivait au quatorzième siècle. On va bientôt l'imprimer, et on assure qu'elle est appelée à un grand succès.

\* \*

Le célèbre Salvini, qui est passé à Montréal il y a une couple d'années, se retire définitivement du théâtre. Il fait en Italie sa tournée d'adieu.

\* \*

MM. Sullivan et Gilbert, les notoires auteurs de *Pinafore* et de *Patience*, sont à préparer un nouvel opéra. Il y a encore de beaux jours pour les amateurs du grand au théâtre.

\* \*

La traduction en vers latins de l'hymne de Cowper, par M. Gladstone, est très appréciée des latinistes. La manière du célèbre traducteur est comparée à celle de saint François d'Assise.

\* \*

Le cardinal Manning publie un article sur le courage, dans une nouvelle revue, *Merry England*. Cet article est accompagné d'un dessin de Mistress Butler Lydia Thompson, représentant des soldats marchant au feu.

\* \*

On vient de découvrir, dans la gazette de Leipzig de 1792, l'avis suivant : "Un certain particulier du nom de Mozart, a eu l'impudence de se servir de mon drame "Belmont et Constance" comme libretto. Je proteste solennellement contre ce mépris de mes droits, et me réserve de prendre telle action que de droit. Christophe Frédéric Brentzner." Brentzner est maintenant bien oublié, mais Don Juan est resté.

\* \*

L'histoire de la guerre américaine ne sera jamais terminée dans tous ses détails. Nous avons maintenant sous le titre de *History of the Confederate secret service in Europe*, par le capitaine Bullock, des renseignements très intéressants et curieux sur le rôle qu'il a joué dans l'organisation de la marine confédérée et sur la construction de ses navires qu'il a lui-même ordonnée et surveillée.

## LA SAINT-JEAN-BAPTISTE

On lit dans le *Manitoba*, journal français publié à Saint-Boniface, province de Manitoba :

"Montréal qui est le centre et le cœur de la province de Québec, le berceau de nos pères, se prépare à chômer le 24 juin prochain avec un nouvel éclat. Déjà l'on s'est organisé pour inviter à la célébration du cin-

quantenaire de la St-Jean-Baptiste, toutes les sociétés sœurs de l'Amérique du Nord. Quoique au Manitoba nous n'ayions jusqu'à ce jour reçu aucune invitation nous espérons bien ne pas être oubliés.

"Nous ne serons pas les derniers à accepter l'invitation. Quoique peu nombreux au Manitoba, nous avons la prétention de n'être pas le groupe le moins important, ni le plus mal organisé. Il suffit de dire que nous avons à notre tête notre distingué archevêque Mgr Taché, pour prouver que nous sommes dignement représentés. Nous applaudissons de tout cœur à l'idée qu'a eue la société St-Jean-Baptiste de Montréal, de s'assurer des représentants de toutes les autres sociétés pour célébrer l'existence demi-séculaire de nos fêtes nationales.

"Nous souhaitons tout le succès possible au comité d'organisation qui vient de se mettre à l'œuvre."

## LES ÉTRANGERS EN CHINE

Si la guerre éclate entre la France et la Chine, dit l'*Alta California*, de San-Francisco, des désordres épouvantables éclateront dans certaines villes chinoises. Dans tous les ports où l'on rencontre des Européens et des Américains, il faut s'attendre à voir des soulèvements, des massacres, et partout les étrangers devront combattre pour défendre leur existence, leurs biens, ou, ne se sentant pas en force, se verront contraint d'abandonner le pays pour aller se réfugier en lieu sûr. L'ignorance des Chinois les amènera à confondre toutes les nationalités, et leur fureur contre les Français se tournera indistinctement contre tous les Européens.

Cet sentiment de la population chinoise s'est déjà manifesté à Canton, Foochow, Ning-Pô, Swatow, Tien-Tsin, Amey, Wan, Chow, et autres ports ouverts où, bien que la guerre ne soit pas déclarée, on a déjà eu à réprimer plusieurs émeutes. Si pareille éventualité se renouvelle, le gouvernement chinois sera impuissant à rétablir l'ordre, et en supposant qu'il le puisse, il est encore permis de croire qu'il laissera faire. Dès lors, la position des étrangers sera des plus critiques dans toutes les parties de la Chine, et beaucoup d'entre eux succomberont infailliblement aux coups de ces masses barbares et ignorantes.

Cet exposé, fait dans les mêmes termes par le *Herald*, de Shanghai (Chine), n'est que la fidèle reproduction de l'état de choses actuel. En présence d'un aussi grand danger, on est forcément amené à reconnaître que l'intervention des puissances étrangères est le seul remède à une situation aussi grave. Par ce moyen, on épargnerait la vie et la propriété des chrétiens, étrangers et natifs, dans toutes les parties de la Chine.

Mais, pour atteindre ce but, il faudrait organiser une démonstration internationale imposante, de manière à bien persuader aux Chinois que protéger les étrangers est un droit que les puissances ont la prétention de faire valoir.

Pour l'amour des chrétiens qui sont dans ce pays, exposés comme ils le sont, il faut espérer que la guerre entre la France et la Chine sera évitée ; mais s'il en est autrement, elle ne se terminera que lorsque les Français seront, par la force des armes, aux portes de Pékin, et auront suffisamment ruiné ses environs pour donner aux Chinois une idée de la puissance des gouvernements étrangers et de la nécessité où ceux-ci se trouvent de faire respecter leurs droits.

## CHOSSES ET AUTRES

M. Lemieux est élu à Lévis par 45 voix de majorité.

M. Fréchette a donné une conférence, dimanche, devant l'Association Montcalm, de Worcester, E.-U.

Un banquet doit être donné prochainement au marquis de Lorne, à Londres, par le "Canada Club."

La Chine offre à la France de prendre l'Angleterre comme médiatrice dans l'imbroglie du Tonquin.

L'amiral Landolphe, commandant la flotte française dans les eaux du Pacifique, est mort.

La pose de la première pierre des nouveaux édifices parlementaires de Québec aura lieu après-demain.

Mgr Smeulders, délégué apostolique, doit arriver cette semaine à Montréal. Il logera chez les Frères de la Réforme.

La première réunion du comité d'organisation du carnaval d'hiver a eu lieu en cette ville il y a quelques jours.

L'hon. M. Adams Crooks a repris le portefeuille de ministre de l'éducation dans le gouvernement d'Ontario.

Les délibérations de la Société Royale du Canada

ont été publiées sous forme de livre et seront bientôt distribuées.

C'est l'intention du Grand-Tronc de commencer l'an prochain la pose d'une double voie entre Montréal et Toronto.

A partir du premier décembre, aucun passager ne sera admis gratuitement dans les chars urbains de cette ville.

Le *Temps*, de Paris, affirme qu'une maison allemande ou anglaise expédie des canons Krupp et des fusils Remington en Chine par la voie de l'Égypte.

M. Beauchamp, député du comté des Deux-Montagnes, a mis fin à la contestation de son élection devant les tribunaux, en résignant son mandat.

D'après le *Post*, de New-York, le président Arthur se portera candidat républicain à la présidence des États-Unis l'été prochain.

Malgré les déclarations pacifiques de MM. Gladstone et Waddington, les relations de la France et de l'Angleterre sont incertaines.

Les journaux américains prétendent qu'il se fait actuellement au Manitoba un mouvement politique destiné à faire sortir la province de la Confédération.

Le gouvernement français vient d'accorder certains privilèges à une ligne de vapeurs devant faire le service entre Rouen et Montréal, *via* Swansea, pays de Galles.

L'usage du rasoir vient d'être défendu dans l'armée anglaise par un ordre émané du bureau de la guerre. Désormais, tous les soldats anglais porteront leur barbe.

On croit savoir maintenant que le gouvernement n'a pas adopté le rapport de M. Page, adverse à la construction d'un pont sur le Saint-Laurent, entre Ottawa et Waddington.

MM. Lacoste, Globensky et Cie, de Montréal, donnent avis qu'ils s'adresseront au parlement pour faire passer un acte incorporant la compagnie du chemin de fer Vaudreuil et Prescott.

Les docteurs Larocque et Laberge reçoivent les souscriptions offertes pour l'établissement d'un journal populaire d'hygiène, tel que décidé à la dernière séance de la Société Canadienne-Française d'hygiène.

Le *Temps*, de Paris, annonce que des négociations vont être entamées officiellement entre la France et l'Angleterre pour l'adoption d'un nouveau traité de commerce entre les deux pays.

Le roi Louis de Bavière et le comte Bardi, l'un des héritiers du comte de Chambord, doivent prochainement entreprendre un voyage autour du monde, dans le yacht du comte.

Lord Carnarvon, qui est de retour en Angleterre, a parlé en termes extrêmement élogieux, dans un discours public, du Canada, qu'il vient de visiter. L'éminent homme d'État prévoit le plus brillant avenir pour notre pays.

La souscription pour la basilique du Sacré-Cœur, à Montmartre, Paris, vient d'atteindre le chiffre éloquent de treize millions. Dans la dernière liste figure un don de 6,000 francs, fait par M. Alfred Mame, le grand éditeur, à l'occasion du mariage de sa petite-fille.

Le Rév. Père Resther, de la Compagnie de Jésus, est en ce moment aux États-Unis, où il travaille à la belle et noble mission qu'il a acceptée : celle de promouvoir les intérêts de la colonisation de la province de Québec.

M. Fred Houde, M.P., a acheté la ferme de M. Alfred Loranger, comprenant 78 arpents de terre avec deux maisons, récolte, animaux, etc., pour le prix de \$8,000. M. Houde se trouve actuellement être l'un de nos plus grands propriétaires de biens-fonds.

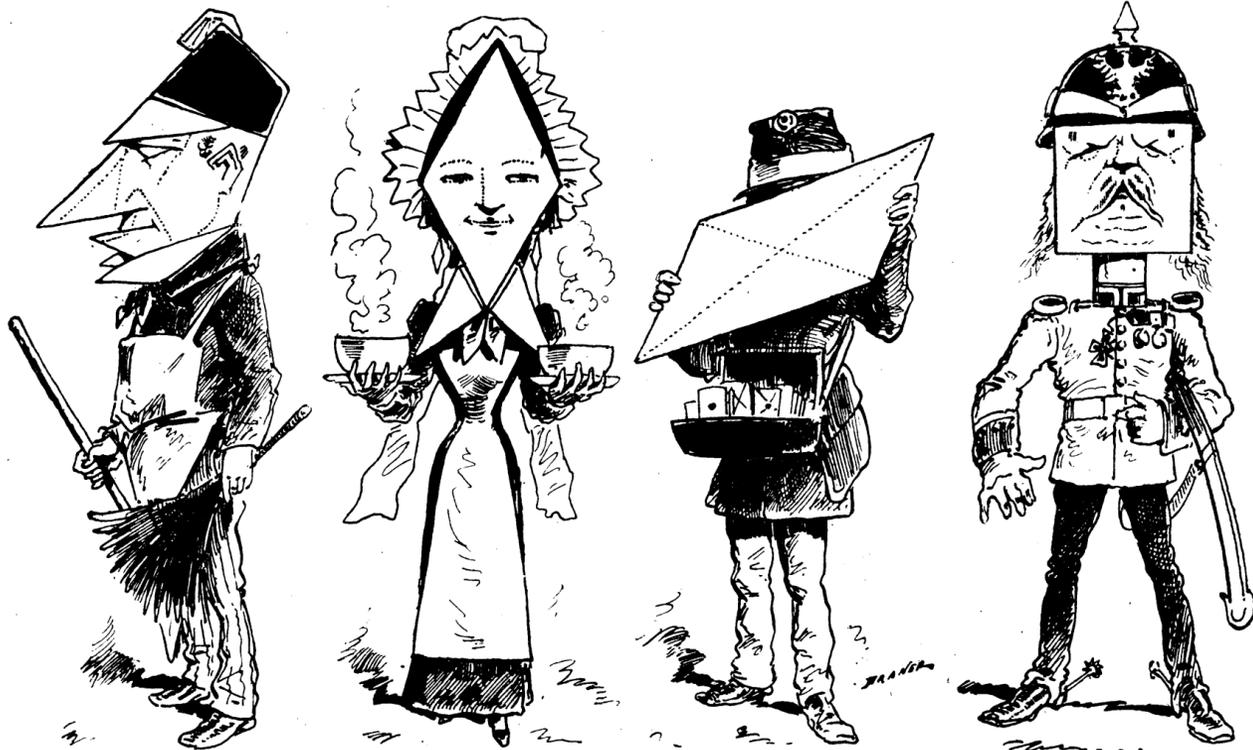
Nous regrettons de ne pouvoir donner dans le prochain numéro, comme nous l'avons promis, les portraits de notre nouveau gouverneur-général et de lady Lansdowne. Celui de nos artistes qui était chargé de la gravure de ces deux figures est tombé malade. Nos lecteurs n'y perdront rien. Nous publierons ces portraits aussitôt que faire se pourra.

Kahoka, Mi., 9 février 1880.

J'ai acheté cinq bouteilles des Amers de Houblon de MM. Bishop et Cie., l'automne dernier, pour ma fille, et j'en suis très satisfait. Elle est mieux qu'elle ne l'a été depuis dix ans sous les soins des médecins.—W. J. McLURE.

Ce qui précède a rapport à un fermier très respectable. Sa fille était toujours dans un grand état de faiblesse, et n'a goûté du soulagement qu'après avoir fait usage des Amers de Houblon.—W. BISHOP & Cie.

GÉOMÉTRIE DROLATIQUE, — par DRANER



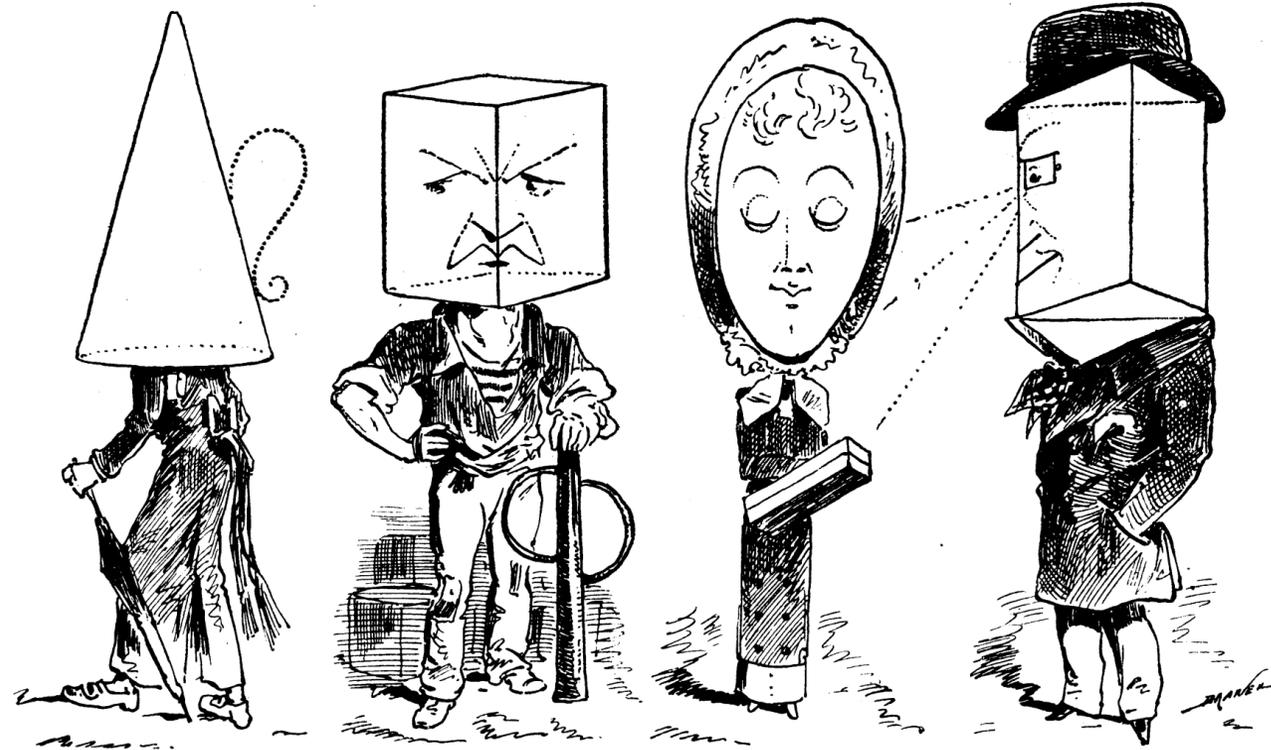
DE LA GÉNÉRATION DES ANGLES.  
Esprit anguleux et obtus.

LE LOSANGE.  
A tous ses côtés égaux entre eux... Égalité des consommateurs devant le bouillon.

LE PARALLÉLOGRAMME.  
Deux côtés opposés sont égaux entre eux... L'expéditeur et la destinataire... amour partage.

LE CARRÉ  
Les têtes carrées sont trop connues pour en faire ici la démonstration.

GÉOMÉTRIE DROLATIQUE, — par DRANER



LE CONE.  
Corps solide, pointu, très pointu parfois même.

LE CUBE.  
Encore un solide celui-là, à surfaces tellement carrées... qu'il ne faut pas qu'on l'embête.

L'OVALE.  
Figure pleine comme un œuf.

LE PRISME.  
« Le prisme des passions »  
« Egare l'imagination. »



## AD ALTA

Oh ! loin des pâles multitudes !  
Ravis-moi sur ton vol de feu,  
Dans les alpestres solitudes,  
Afin que je retrouve Dieu !  
Poésie ! en écoutant l'onde,  
Dont la prière, à l'écho, gronde,  
Ainsi que l'hymne de l'autel !  
Loin des cités, de leurs orages,  
Cachez-moi, bruyères sauvages !  
Aux bord des lacs mirant le ciel !

O forêts ! aux ombres sereines !  
Mouvantes, ainsi que les flots !  
Versez-moi vos fraîches haleines  
Bercez mon tranquille repos,  
Mélancoliques voix plaintives,  
Que gémissent sous leurs ogives,  
Les sapins à l'éternel deuil !...  
Que je voie ! image des foules,  
Les brouillards, éphémères houles,  
Se suivre, et fuir sous mon écueil !

O fleurs ! qui brillez inconnues !  
Penchez-vous sur mon sort obscur !  
O cimes ! planant sur les nues,  
Portez mon essor dans l'azur !  
Et qu'en mon âme, les pensées  
Du ciel tombent, neiges pressées,  
Versant leurs fleuves de cristal !  
Où les cœurs boivent l'ambroisie,  
Des ondes de la Poésie !  
Ranimant l'espoir idéal !...

ALPHONSE CALLIGÉ.

## LE MOULIN ROUGE

## PROLOGUE

## LE MARIAGE DE LASCARS

## XXVII

## LE CHEMIN DE LA FORTUNE

Lascars, ainsi mis en demeure, releva la tête et regarda son interlocuteur bien en face.

—Je ne vous cacherai point, fit-il, que vous m'intéressez vivement... je suis plein du désir de vous tirer de peine.

—Ainsi, s'écria Sauvageon déjà radieux, vous ferez quelque chose pour moi ?

—Je ferai votre fortune si vous voulez.

—Ah ! monsieur, je ne demande pas autre chose.

—Seulement, poursuivit Lascars, il faut savoir si vous remplissez certaines conditions indispensables...

—Lesquelles, monsieur, dites-moi lesquelles ! je serai fort surpris, foi de Sauvageon, si je ne les remplis pas du premier coup, et parfaitement bien.

—Etes-vous discret ?

—Autant qu'un poisson !... on ferait plutôt parler un mur que de m'arracher une parole, quand il s'agit de la chose d'un mystère qu'il ne faut pas qu'on sache...

—Etes-vous actif ?

—Je rendrais des points à un écureuil.

—Susceptible d'attachement et de fidélité ?

—Ah ! monsieur, je suis comme le lièvre... du proverbe, *je meurs où je m'attache* !... et pour ce qui est de la fidélité, il n'y a pas beaucoup de caniches en France qui pourraient me damer le pion... j'en réponds !

—Jusqu'ici, tout va bien... continua le baron en souriant, je crois en outre que vous ne manquez pas d'une certaine intelligence.

Sauvageon prit un air de fausse humilité.

—Il ne m'appartient point de faire mon éloge, dit-il, et je serais malavisé si je me donnais les airs de chercher à influencer monsieur, mais, étant tout petit, j'avais déjà de l'intelligence gros comme moi... On me trouvait malin comme un singe... ça n'a fait que croître et embellir depuis ce temps-là, et aujourd'hui, j'ai plutôt trop d'esprit que pas assez, car il y a des moments où ça me gêne.

—Je comprends cela, fit Lascars en conservant admirablement son sérieux, le trop d'esprit doit en effet vous gêner parfois... Surtout si vous y joignez la modestie...

—La modestie, monsieur, c'est mon fort !... je laisse aux autres le droit de découvrir mon mérite, mais je n'en parle jamais moi-même.

—A merveille !... je pense que vous êtes l'homme qu'il me faut, et que nous pourrions nous entendre.

—Nous nous entendrons, monsieur, c'est certain !... quel sort me destinez-vous ?

—Le plus brillant que vous puissiez rêver, maître Sauvageon... Je me charge de votre avenir et je vous attache à ma personne.

—En quelle qualité ?

—En qualité de factotum, présentement, et de majordome, un peu plus tard, avec les pouvoirs les plus étendus sur tous les gens de ma maison.

La physionomie de Sauvageon, triomphante et rayonnante jusqu'à ce moment, exprima certaines nuances de désappointement. Il promena ses regards autour de la pièce dans laquelle il se trouvait et la simplicité toute spartiate de l'ameublement sembla produire sur lui une impression réfrigérante.

La surintendance de la maison d'un homme si piétement logé ne lui semblait pas devoir être le chemin le plus direct pour arriver à la fortune promise.

Lascars se mit à rire aux éclats de la mine piteuse de son auditeur.

—Je vois ce qui se passe dans votre pauvre cervelle !... dit-il, la confiance manque, et je ne saurais vous en vouloir, car, si je vous connais bien, vous ne me connaissez pas encore !... Apprenez donc que je suis un grand seigneur, im-

mensément riche, forcé par suite d'une intrigue de cour de me cacher pendant quelque temps, de faire mon nom et d'afficher les dehors de la pauvreté... Mais ceci durera peu... bientôt mon étoile reparaitra, plus brillante que jamais, je reprendrai ma place et je pourrai récompenser d'une façon large et digne de moi, ceux qui l'auront mérité par leur dévouement... il dépend de vous d'être de ceux-là, et le premier entre tous... Seulement, décidez-vous vite, car une hésitation équivaudrait à un refus, et je ne vous ferais pas, deux fois de suite, une offre si belle.

—Une seule question, mon bon seigneur !... s'écria Sauvageon, ébloui par les paroles pleines de fascinations et de rayonnements qu'il venait d'entendre, quand votre étoile aura reparu... quand je serai le majordome de votre maison, quels gages me donnerez-vous, s'il vous plaît ?

—Vous tenez à le savoir ?

—Beaucoup, mon cher seigneur, je l'avoue.

—Eh ! bien, je vais d'un seul mot vous donner la mesure de ma générosité. Je vous accorde pour gages tout ce que vous pourrez voler chez moi... Cela vous va-t-il !

—Parfaitement... répondit Sauvageon avec une naïveté incomparable.

—Ainsi, nous sommes d'accord.

—Oui, monseigneur.

—Appelez-moi monsieur.

—Oui, monsieur.

—A partir de ce moment, vous m'appartenez... je vous prends à ma remorque, et je vous mènerai bien, soyez-en certain.

—J'irai aussi loin que vous voudrez, pourvu que la fortune soit au bout du chemin.

—C'est convenu... Donc, ne vous inquiétez plus et reposez-vous de tout sur moi... dès demain, vous entrerez en fonctions auprès de ma personne... quelqu'un vous connaît-il dans ce pays ?

—Personne.

—Vous y êtes depuis deux jours, cependant !

—J'y suis arrivé avant-hier au soir, très tard... il faisait déjà presque nuit, hier j'ai pêché à la ligne toute la journée, et je n'ai montré mon visage qu'au cabaretier dont la femme a fait cuire mon poisson...

—Nous ferons en sorte de vous rendre méconnaissable... vos cheveux sont trop longs ; il faudra les couper... Vous êtes misérablement vêtu, ce qui vous donne une petite mine ; je vous procurerai des vêtements plus convenables... êtes-vous un pêcheur habile ?

—Ce n'est pas pour me vanter, monsieur, mais s'il n'y avait qu'un poisson dans la rivière, je trouverais moyen de le prendre.

—Voilà un talent qui nous sera fort utile !... Savez-vous un peu de cuisine ?

—Ah ! monsieur, je n'ai pas mon pareil au monde pour sauter un lapin ou pour accommoder une matelotte.

—Ah ! ça mais, Sauvageon, vous me semblez décidément un sujet précieux ! s'écria Lascars en riant.

—Je me suis toujours dit cela, et je crois que monsieur, de son côté, ne tardera point à s'en dire autant... quand monsieur me verra à la besogne, monsieur en sera lui-même étonné...

—Il m'est impossible, cette nuit, de vous offrir autre chose que le plancher pour coucher... reprit Roland, mais j'aviserai, dès demain, à vous procurer un lit passable.

—Ah ! monsieur, répliqua Sauvageon, je n'ai pas toujours eu toutes mes aises. Je sais prendre le temps comme il vient, et les choses comme elles sont.

—De la philosophie ! bravo ! un mot encore.

—Deux cents, si ça convient à monsieur... je suis à ses ordres, c'est pour l'écouter tant qu'il voudra.

—Vous avez des instincts pillards... vous êtes d'une nature friponne...

—Ah ! monsieur, s'écria Sauvageon d'un air piteux et d'un ton vexé.

—Ne m'interrompez pas, je ne vous fais aucun reproche, je constate un fait, et vous voyez que ma conviction à cet égard ne m'empêche point de vous prendre à mon service... Je suis au-dessus des préjugés vulgaires, mais, dans la situation particulière qui m'est faite en ce moment, je ne veux pas être compromis... Tenez donc avec soin la bride haute à toute velléité de larcin... Que le bien d'autrui vous soit sacré...

Enfin, si par hasard une bourse pleine tombait devant vous, poussez le scrupule jusqu'à ne la point ramasser, et prévenez le propriétaire qu'il risque de perdre son bien.

Sauvageon fit une grimace. La règle de conduite tracée par Lascars lui causait une violente révolte intérieure, et il n'était pas assez maître de lui-même pour dissimuler son impression.

Il répondit cependant :

—Puisque monsieur l'exige, on s'y conformera !... je promets à monsieur de ne m'oublier ni peu, ni beaucoup, et d'avoir l'air plus honnête qu'un honnête homme... ça sera peut-être difficile, mais à force de bonne volonté on vient à bout de tout.

—J'aime à vous entendre parler ainsi, digne Sauvageon... répliqua Lascars avec un sourire, et maintenant, bonne nuit. Allez dormir et faites des rêves dorés.

Le lendemain une heureuse transformation s'opéra dans la personne de l'ex-cabaretier des lapins, il se rendit au Pecq avec le bateau de son maître ; les ciseaux d'un perruquier modeste émondèrent ses cheveux rouges en désordre ; sa barbe, qui ne contribuait pas peu à lui donner l'aspect d'un bandit, fut soigneusement rasée ; enfin des vêtements simples, mais presque neufs et très propres, complétèrent sa métamorphose, et ses vêtements lui donnèrent, sinon bonne mine, du moins une de ces apparences placides et inoffensives, qui passent inaperçues et n'éveillent ni l'attention, ni le soupçon.

C'était ce que voulait Lascars et il se déclara satisfait.

L'introduction d'un nouveau personnage au Moulin Rouge apporta de grandes et immédiates modifications dans la manière de vivre du gentilhomme.

Sauvageon, très habile pêcheur et cuisinier passable, remplaça naturellement les fils Durocher dont les rapports avec le baron devinrent aussi rares qu'ils avaient été habituels pendant les deux ou trois jours précédents.

Lascars et son étrange serviteur passaient sur la rivière les journées entières, tendant des lignes et jetant des filets, et chaque soir ils reprenaient le chemin du Moulin Rouge, en rapportant plus de poisson qu'ils n'en auraient pu consommer en une semaine avec un prodigieux appétit.

Lascars prit d'abord un plaisir assez vif à ces pêches miraculeuses et s'étonna de subir sans trop d'ennui l'immense changement survenu dans son existence et dans ses habitudes.

Cet étonnement fut d'ailleurs de courte durée. Au bout de quinze jours à peine, l'ennui, momentanément tenu à distance, grâce à des occupations nouvelles et imprévues, reprit ses droits imprescriptibles, s'empara de Lascars par tous les côtés à la fois, à la façon d'un conquérant qui met à sec une ville conquise, et use de sa victoire sans modération, sans générosité, sans merci...

## XXVIII

## OU SAUVAGEON VEUT SE RENDRE UTILE

Sauvageon n'était point un aigle ; il s'en fallait même beaucoup : il ne manquait pas, néanmoins, d'une certaine finesse dans l'esprit ; il s'aperçut bien vite du changement de son maître et il n'eut aucune peine à deviner la nature et la cause du mal subit et cruel qui s'empara de lui et le dominait de plus en plus.

Un beau matin, Lascars refusa d'accompagner son serviteur à la pêche, ainsi qu'il l'avait fait chaque jour jusqu'à ce moment, quoi qu'avec un commencement de satiété et de dégoût bien manifeste.

—Le temps est beau cependant, fit observer Sauvageon, et le poisson se laissera prendre, que ça fera plaisir à voir...

Le baron répondit par un baillement expressif...

Sauvageon poursuivit :

—Monsieur veut-il que je reste auprès de lui ?...

—Et pourquoi faire, bon Dieu ? demanda Lascars.

—Pour tenir compagnie à monsieur...

—Non... non... s'écria vivement le baron, je n'ai besoin de personne...

—Ainsi, monsieur restera seul toute la journée ?...

—Oui.

—Ce ne sera pas gai...

—J'adore la solitude... répliqua Lascars, et je ne trouve pas votre société fort réjouissante, maître Sauvageon, ajouta-t-il, tenez-vous cela pour dit...

—Ah ! mon Dieu, je le sais bien... murmura Sauvageon, je n'ai point de vanité... je m'offrais comme cela, tout bonnement, parce que monsieur n'a que moi sous la main, et parce que je sais un vieux proverbe qui dit *faute de grives, on mange des perles*...

—Des merles... rectifia Lascars en souriant malgré lui.

—C'est bien possible, monsieur... moi j'ai toujours cru que c'étaient des perles... je ne suis pas un savant comme monsieur.

Sauvageon sortit du Moulin Rouge, prit les avirons, monta dans la barque et s'éloigna.

Au lieu de revenir dans l'après-midi pour s'occuper du repas de son maître, il resta dehors jusqu'à une heure très avancée de la soirée. Lascars commençait à croire qu'il avait disparu pour toujours, en s'appropriant le bateau et les filets...

Quand il reparut enfin, il trouva son maître fort irrité de ce manque absolu de convenance, et il fut accueilli par une bordée sonore de ces épithètes dont le dix-huitième siècle possédait une si riche collection.

—Je vois bien que monsieur est en colère...

—Eh ! n'y a-t-il pas de quoi, maroufle ? ne mériteriez-vous pas, au bas mot, cent coups de bâton, bélière ?...

—Il est possible que tout à l'heure, monsieur ne soit plus de cet avis... répliqua Sauvageon de l'air le plus humble.

—Et pourquoi changerais-je d'opinion s'il vous plaît ?...

—Parce que monsieur est un homme juste et qu'il verra très clairement que je n'ai rien fait aujourd'hui que par grande bonne volonté pour le bien de son service.

—Ainsi, c'est pour le bien de mon service que vous m'avez mis dans la nécessité de dîner, Dieu sait comment, avec quelques rogatons d'hier ?...

—Oui, monsieur...

—Ah ! par exemple, je serais curieux de voir de quelle façon vous vous y prendriez pour me démontrer cela...

—Monsieur le verra tout de suite, s'il veut me permettre de lui parler librement...

—Dites tout ce que vous voudrez...

—Monsieur ne s'irritera point dès les premiers mots ?...

—Je vous promets de vous écouter avec patience et avec calme...

—Eh bien, commença Sauvageon, depuis quelques jours je m'apercevais que monsieur n'était pas dans son état naturel... Monsieur devenait sombre et maussade, monsieur se fâchait à propos de rien... Naturellement, comme je m'intéresse beaucoup à monsieur, j'ai voulu savoir le pourquoi de ce changement...

—Et l'avez-vous découvert ? demanda Lascars, à qui le début de son valet paraissait original.

—Oui, monsieur, je l'ai découvert...

—Et c'était ?...

—C'est l'ennui, pour appeler le mal par son nom... vilain mal, très dangereux, qu'il faut combattre au plus vite en administrant de bons remèdes, d'un infallible effet.

Lascars se mit à rire.

—Ah ! ça, maître Sauvageon, vous êtes donc médecin ? dit-il.

—Dame ! monsieur, on est ce qu'on peut...

—Et ces remèdes d'une irrésistible puissance ?...

—J'ai passé toute la journée d'aujourd'hui à les chercher...

—Sans résultat, j'imagine ?...

—Je demande pardon à monsieur de le contredire... le résultat que j'ai obtenu me semble tout à fait satisfaisant...

—Ah ! ah ! fit Lascars dont la curiosité se trouvait excitée au plus haut point, vous pensez avoir réussi ?

—Oui, monsieur...

—Par conséquent, vous vous chargez de guérir l'ennui prétendu qui, selon vous, s'est emparé de moi ?...

—Je m'en charge...

—Et quand commencerez-vous la cure ?

—Le plus tôt possible... dès demain si monsieur le permet...

—Puis-je savoir le nom du remède ?...

—Il s'appelle : *distraktion*...

Lascars fit un haut-le-corps...

—Eh quoi, s'écria-t-il, vous prétendez me distraire dans ce pays de loups !...

—Je prétends cela, oui, monsieur...

—Et à l'aide de quel sortilège ?

—A l'aide d'une aventure qui sera piquante, j'en réponds...

—Aventure d'amour ?

—Oui, monsieur...

Lascars secoua la tête.

—Grand merci pour votre bonne volonté... dit-il, je vous en suis gré, maître Sauvageon, mais je ne la mettrai pas à l'é-

preuve... je connais la population féminine de Bougival... mères de famille brûlées par le soleil et portant barbe au menton!... filles hâlées, aux jambes nues!... paysannes et pêcheuses!... tout cela n'a rien qui me tente... Je ne suis pas un homme primitif, moi qui vous parle, et j'ai le mauvais goût de n'aimer que les amours aristocratiques... Donc, n'en parlons plus, et, si vous voulez absolument me distraire, cherchez autre chose et trouvez mieux.

—J'insiste, reprit Sauvageon, parce que monsieur est dans l'erreur... il ne s'agit ni d'une paysanne, ni d'une pêcheuse, et la personne de qui j'entretiens monsieur n'habite pas Bougival...

—Dans ce cas, je retire ce que j'ai dit, fit Lascars, voyons un peu de quoi il est question, et contez-moi la chose à votre manière...

—Monsieur a-t-il remarqué, sur le bord de l'eau, de l'autre côté de la route de Saint-Germain, à un quart de lieue d'ici, entre Bougival et Port-Marly, une assez grosse ferme, et, tout à côté de la ferme, une maisonnette grande comme rien au milieu d'un petit enclos rempli de grands arbres qui la cachent aux trois quarts?...

—J'ai remarqué tout cela, en passant, par hasard, sans y attacher la moindre importance... répondit Lascars.

(La suite au prochain numéro.)

## PROPOS DU DOCTEUR

### HYGIÈNE DU CHANTEUR

Le chant, "cette seconde voix donnée à l'homme," comme disait J.-J. Rousseau, a besoin, pour se produire, non seulement de l'absolue intégrité du larynx (l'organe de cette fonction), mais encore d'une santé générale irréprochable, d'un bien-être physique et moral et absolument complet. Le chanteur doit donc se pénétrer de l'extrême importance qu'a pour lui l'hygiène générale, et ne négliger aucun de ses préceptes.

Pour conserver au chant ses trois qualités primordiales, la prononciation, l'accentuation et l'expression, il importe de suivre une bonne méthode d'enseignement; de ne pas livrer au hasard des modulations qui ont besoin d'une discipline étroite; d'exercer la voix surtout dans le médium, comme l'exigeait avec raison Bataille. Le chanteur aura le cou et la poitrine libres, se méfiant des ceintures, des cravates et des corsets serrés, qui sont autant d'entraves à l'émission de la voix. Il évitera le chant trop longtemps soutenu, surtout dans le mode aigu, et, s'il veut éviter l'enrouement, il s'arrêtera (toutes les fois que cela se pourra) dès qu'il éprouvera la sensation de fatigue.

Avant le chant, il s'épargnera tout exercice violent: la danse, la marche, les conversations animées, et surtout les discussions, qui enlèvent aux cordes vocales leur précision et leur vigueur, ainsi que le rire aux éclats, que nous interdisons surtout au beau sexe, coutumier du fait. Pendant le chant, il faut faire des inspirations profondes et régulières, ne pas gonfler la langue, et surtout ne pas raidir le cou: toute contraction spasmodique des muscles du cou produit la voix défectueuse qu'on nomme *voix de gorge*, fréquent résultat des insurmontables émotions de la scène.

L'exercice du chant développe et fortifie la poitrine des sujets bien portants. Mais il est souverainement nuisible à ceux qui sont faibles, surtout quand le cœur est irritable et les poumons délicats: alors, le moindre effort de voix détermine des états congestifs, des crachements de sang, des hernies, etc. Il faut renoncer à une profession pour laquelle l'organisme n'est point fait, et où les constitutions débiles n'ont jamais eu le moindre avenir.

Nous conseillons aux artistes de ne jamais prolonger leurs *exercices vocaux*. Ils s'exerceront dix minutes et se reposeront un quart d'heure alternativement. De cette manière, le larynx ne saurait se fatiguer, et la voix, au lieu de se casser, se renforce et s'*assied*. Les exercices ne doivent avoir lieu que le matin, ou quelques heures après les repas, pour que les fonctions digestives ne viennent pas troubler le jeu de l'acte respiratoire et la vocalisation.

L'alimentation du chanteur sera réparatrice, mais douce et légère. Le chanteur évitera les aliments secs, salés et épicés (les noix, les amandes, les noisettes, les viandes fumées, les salaisons et conserves): tous ces aliments âcres, aux liqueurs alcooliques, au tabac, au café et au thé (que l'on peut toutefois tolérer en petite quantité et en infusions faibles).

Le chanteur fuira les températures excessives, le froid humide, les transitions thermiques brusques, les milieux chargés de poussières ou de vapeurs irritantes (tabac). Il évitera surtout le refroidissement des pieds, des mains, du cou et de la poitrine, cause fréquente des enrouements et des laryngites. Les femmes, surtout à leurs époques menstruelles, redouteront le froid et les courants d'air, les boissons glacées, l'immersion des mains dans l'eau froide. Si elles peuvent s'abstenir de chanter alors, cela n'en vaut que mieux: car la voix est toujours fatiguée et altérée à l'époque des règles. C'est un signe de plus des relations bien connues qui existent entre le larynx et les organes génitaux, relations prouvées déjà par la *mue* de la puberté et par la voix des eunuques. La chasteté est aussi importante pour la voix que la sobriété; et rien ne brise l'intégrité et la précision de l'instrument vocal comme l'abus des plaisirs.

Le chanteur doit, du reste, éviter tout excès. Les veilles, les fatigues, la vie irrégulière, les chagrins, la colère, la tristesse, les émotions, sont souverainement nuisibles à la voix. L'histoire anecdotique du théâtre nous semble prouver que tous les artistes qui ont conservé longtemps un superbe organe, ont été des modèles de sobriété, de vertu, d'existence paisible, et, disons-le, égoïste; pour conserver le trésor fragile de la voix, il faut veiller constamment sur lui comme un avare, avec un soin jaloux et exclusif.

Le sommeil du chanteur sera de sept à huit heures; sa chambre à coucher sera très aérée; il prendra tous les deux jours un grand bain tiède pour assurer le bon fonctionnement de la peau et favoriser sa réaction aux impressions extérieures.

L'artiste devra soigner, sans attendre, la moindre angine, le moindre gonflement des amygdales et du pharynx, le plus petit coryza, le plus léger rhume. En effet, outre que ces diverses affections, d'apparence bénigne, retrécissent toujours le pharynx, altèrent la voix, enrouent et enflamment les registres les plus frais, suppriment la salive et nasonnent ce qu'on a pu appeler la *couleur du son*, elles s'éternisent et s'aggravent lorsqu'elles ne sont pas soignées. Les soins consisteront: d'abord, dans le repos absolu de la voix; puis, dans l'eau sucrée chaude additionnée d'un peu de rhum ou d'hydrolat de fleurs d'orange; tisane de bourgeons de sapin sucrée avec du sirop d'érysimum; ou infusion de coca additionnée de sirop de térébenthine, etc., etc. Si ces moyens, *apodins* échouent, recourir sans retard aux soins éclairés d'un bon médecin.

Les chanteurs sont parfois pris en scène d'enrouement subit. Pour prévenir ce fâcheux contretemps, conseillons aux personnes prédisposées les boissons émoullientes, les pastilles de borax, les frictions sur le cou avec l'alcool camphré, les bains sulfureux habituels, et surtout les bains de pieds sinapisés pris avant l'entrée en scène.—Quant à l'accident en lui-même, un excellent remède consiste à administrer, dans un peu d'eau sucrée tiède, cinq à six gouttes d'un mélange d'*ammoniaque*, d'*éthère sulfurique* et de *teinture de castoréum*, que l'on pourra répéter, au besoin, trois ou quatre fois dans la soirée. Les chanteuses ont fréquemment, en scène, la sensation *nerveuse* d'étranglement par un corps étranger, *une boule*, qui leur remonte à la gorge. C'est cette sensation qui est la principale cause des *trous* dans la voix des *soprani* et des *mezzo-soprani* (si je ne craignais les foudres de mon ami Christian de Trogoff, je dirais le bel exemple qu'en offre actuellement l'Opéra-Comique).—Le bromure de potassium, la valériane et surtout la bonne hygiène et la vie régulière sont les remèdes efficaces à apporter à la sensation de *boule*, véritable miniature de l'attaque hystérique.

Dr E. MONIN.

## TOUT EST TROP CHER

S'il est un cliché sur terre, le voilà! Jamais on n'a plus édité et réédité cette pensée en quatre mots:

TOUT EST TROP CHER.

Remarquez bien, cher lecteur, que je n'entends pas du tout faire là-dessus une dissertation économique et sociale, rechercher si la cherté de toutes choses tient à la dépréciation de l'argent, à l'accroissement de la consommation, à la diminution des forces productrices, et autres problèmes plus ou moins difficiles à résoudre.

Je constate un simple fait: la disproportion de plus en plus grande entre le prix des choses nécessaires à la vie et les moyens qu'on a de se les procurer.

\* \* \*

Mais pourquoi tout est-il trop cher?

N'y aurait-il pas là un immense cercle vicieux, ou, comme on dit en philosophie, une "pétition de principe"?

Est-ce que les gens qui se plaignent de cette cherté universelle n'en seraient pas les principaux, les seuls artisans?

La chose vaut assurément la peine d'être examinée; examinons-la donc du haut en bas de l'échelle sociale. Madame de X..., richement logée, richement vêtue, nourrie de mets exquis, amusée au moyen de distractions coûteuses, se plaint amèrement de ne pouvoir joindre les deux bouts.

Et pourtant, elle a eu ce qu'on appelle une belle dot; son mari a, dans l'administration, dans la magistrature, dans le barreau, dans la procédure, dans la médecine, le notariat, le commerce ou la finance, une position qui lui donne soit un joli traitement, soit de beaux honoraires, soit des bénéfices forts satisfaisants.

Comment se fait-il donc que cet ensemble de ressources ne suffise pas à faire bouillir le pot-au-feu?

C'est que, précisément, on est fort loin du pot-au-feu de nos grands-mères; c'est qu'on se loge, on s'habille, on se nourrit vingt fois plus chèrement; c'est qu'on ne songe point à équilibrer son budget et qu'on met—pour employer le terme vulgaire—la charrue avant les bœufs.

On ne s'inquiète point de proportionner les dépenses

à ses recettes! on déclare ne pouvoir dépenser moins qu'un chiffre de... dût ce chiffre être très supérieur à celui de ses ressources.

Voilà pourquoi tout est trop cher.

\* \* \*

Mais ce n'est pas le seul pourquoi; il y en a plusieurs autres: citons-en quelques-uns.

M. un tel, sans fortune personnelle mais fort désireux d'en trouver une dans le mariage, a voulu, pour s'établir, présenter à la surface.

Persuadé qu'il rencontrerait sûrement une riche héritière s'il était déjà avant le mariage, avoué, avocat, notaire, commissaire-priseur, agent de change, commerçant établi, etc., il a acheté à crédit et fort cher une "position" qui lui a donné la "surface" nécessaire.

Comme il n'avait pas un sou à verser comptant et qu'il attendait un dot pour faire son premier paiement, on lui a fait solder double ou triple la chose qu'on lui vendait.

Le mariage se fait; la dot arrive, mais elle est inférieure aux obligations contractées.

La jeune femme veut mettre son ménage sur un certain pied; il lui semble que le produit de la charge, du cabinet, de l'emploi ou du négoce de son mari, joint au revenu de sa dot doit, suffire à la tenue de sa maison.

Erreur! erreur profonde! il y a disproportion complète entre la recette et la dépense: tout est trop cher.

\* \* \*

Mais—c'est le troisième; je crois avoir commencé ainsi chaque fragment de cette chronique—il y a des gens, et ils sont nombreux, qui n'ont rien acheté; qui n'ont ni apporté ni reçu de dot, et qui, par conséquent, ne sauraient éprouver le même mécompte.

D'où vient donc qu'eux aussi trouvent que tout est trop cher?

Ah! ceux-là, hommes et femmes de travail, gens de labeur et de salaires, sont eux-mêmes les auteurs du mal dont ils se plaignent.

L'ouvrier du bâtiment, par exemple, qui exige, par voie de grève, un franc et plus par heure, c'est-à-dire douze à quinze francs par jour, s'étonne de ne pas trouver de logements à bon marché!

Le travailleur qui s'est fait une habitude du bien manger, du bien boire, du bien dormir, du bien vivre enfin, qui s'habille bien, prend son café et les accessoires, fume son cigare, fait sa partie de campagne ou de canotage, va au spectacle et se donne enfin tout un ensemble de jouissances complètement inconnues de ses pères, est-il en droit de trouver son salaire *insuffisant*?

Il n'est que *disproportionné*, ce qui n'est pas du tout la même chose.

Un petit salaire avec de petits besoins, c'est presque une fortune; de gros gains avec des nécessités de dépense plus grosses encore, c'est la gêne et la misère.

Voilà, cher lecteur, pourquoi, du haut en bas de l'échelle sociale, tout est trop cher.

MICHEL BOURGUIGNON.

## LES CATHOLIQUES D'ECOSSE

On écrit d'Ecosse aux *missions catholiques*:

"Notre pays n'est pas encore à la veille de donner au catholicisme des conversions en masse. Toutefois les retours isolés sont beaucoup moins rares qu'on ne le croit généralement. A Glasgow, par exemple, surtout à l'époque des missions paroissiales, les Franciscains et les Passionnistes ont le bonheur de faire rentrer au bercail nombre d'ouvriers. La classe instruite et riche s'adresse de préférence aux RR. PP. Jésuites qui desservent l'Eglise et tiennent le collège de Saint-Louis de Gonzague. Les missionnaires irlandais obtiennent aussi des résultats très consolants dans les autres villes de province. Dans l'une d'elles, à Kimarnock, un jeune prêtre, récemment sorti du grand séminaire, a été assez heureux pour ramener à la vraie foi vingt-cinq protestants en moins de trente jours. Les mêmes résultats viennent de temps à autre récompenser le zèle et l'abnégation de nos missionnaires dans d'autres villes d'Ecosse.

"Peu à peu les préjugés contre l'Eglise romaine s'affaiblissent. La communauté catholique, aidée par M. le marquis de Bute, élève partout des églises. On peut dire que déjà, sur quelques points, la moisson commence à blanchir. L'œuvre de la Propagation de la Foi hâtera cette maturité par ses aumônes et surtout par ses prières. C'est l'espoir de tous ceux qui aiment l'Ecosse et qui cherchent le royaume de Dieu."

Les anciens Canadiens connaissaient l'efficacité de la Noix Longue à son état vert, comme purgatif et laxatif, mais son usage présentait un inconvénient, c'est qu'il était impossible de se procurer des noix fraîches dans toutes les saisons. La science a depuis découvert un extrait de cette noix qui conserve son efficacité pour un temps indéfini. C'est de cet extrait que sont composées les Pilules Purgatives de Noix Longues de McGALL, reconnues aujourd'hui comme un des meilleurs purgatifs. En vente chez tous les Pharmaciens.



VOULEZ-VOUS ME PERMETTRE D'ALLUMER ?

## PAUVRE GRAND'PAPA

Un tout petit vieillard, poussant devant lui une voiture d'enfant, parcourait l'autre jour les allées du Central Park de New-York.

—N'est-ce pas qu'elle est jolie ? dit-il à un autre promeneur, en lui indiquant le bébé endormi dans la voiture.

—Je suis sûr qu'elle doit être jolie, répondit celui à qui il s'adressait, en jetant un regard dans le carrosse, où il vit une toute petite enfant et dont le visage était caché par un voile.

Le petit vieillard paraissait tout heureux ; son menton tremblottait.

—Ils lui couvrent toujours la figure, dit-il avec un soupir, depuis que le petit corbillard blanc est venu à la porte de la maison... Mais je...

Le pauvre petit vieux s'arrêta et il regarda de tous les côtés d'un air inquiet.

—Je vais vous montrer son visage, monsieur, elle est si jolie.

Et son menton tremblait toujours.

—Ils seront fâchés, continua-t-il, mais je suis si fière de sa beauté, il faut que vous la voyiez.

Et le vieillard saisit de ses doigts tremblants la dentelle qui recouvrait la figure du bébé, tandis que le promeneur préparait ses exclamations d'admiration, dût-il voir le moins joli des bébés connus et inconnus.

—Non, non, ne fais pas cela, s'écria un petit enfant qui s'était caché parmi les arbustes, puis, saisissant les basques d'habit du vieillard, il reprit : Non, grand'papa, non !

—Les mouches vont réveiller Rose, dit en s'approchant du groupe une petite fille de douze ans, et elle remit la dentelle à sa place.

Et le promeneur vit une larme glisser de ses yeux, tandis que le petit vieillard s'éloignait avec la voiture, le petit enfant sautillait près de lui. Elle se cacha la figure de ses deux mains et s'écria en pleurant :

—C'est triste de le tromper ainsi, pauvre grand'papa. Mais la petite Rose est morte la semaine dernière, et nous n'osons pas le lui dire, il est si vieux, son idée s'affaiblit, et ce bébé était son idole ; on met une grosse poupée dans la voiture et on lui voile la figure afin qu'il ne la voie pas, et il la promène toute la journée. Pauvre cher grand'papa !

A ce moment, le petit vieillard ayant laissé le carrosse aux soins du petit enfant, revint vers la jeune fille qui s'était assise sur un banc. Il s'approcha d'elle et murmura à son oreille :

Qu'ont-ils emporté de la maison, l'autre jour, dans le petit corbillard tout blanc ?

La pauvre petite détourna la tête.

—Des fleurs, grand'papa, rien que des fleurs.

—Je voudrais bien savoir, reprit tout bas le petit vieux, pourquoi ils détournent tous la tête lorsqu'ils me disent ce qu'ils ont emporté dans le petit corbillard blanc !

Il retourna prendre la petite voiture, mais le promeneur, témoin de cette scène touchante, l'entendait murmurer :

—Des fleurs ! rien que des fleurs !

## NOUVELLES DIVERSES

—Le pont de glace est formé en plusieurs endroits sur la rivière Rouge.

—On est en train de construire des chemins de fer dans toute la Terre Sainte.

—La police de Toronto poursuit vigoureusement sa campagne contre les maisons de prostitution.

—Les rivières sont gelées d'une rive à l'autre au Nouveau-Brunswick.

—On appréhende quelque chose comme un soulèvement des nègres dans la Virginie.

—Savfet Pacha, ministre des affaires étrangères en Turquie, vient de mourir.

—On dit que les Français se proposent de bombarder plusieurs villes de Madagascar.

—On compte en Angleterre quatre mille clergymen qui sont sans emploi. Un journal anglais constate la chose avec peine.

—Une dépêche annonce que l'ex-impératrice Eugénie doit aller prochainement faire une visite au Saint-Père.

—La Chine proteste de ses intentions pacifiques, mais dans le même temps commande des canons en Allemagne et en Angleterre.

—L'on annonce de Rome que les évêques américains ont demandé la nomination d'un nonce du pape pour les Etats-Unis.

—Une pépite d'or, du poids de vingt onces, et évaluée à \$360, a été retirée la semaine dernière de la rivière Gilbert, à la Beauce.

—L'industrie des fers dans le Nord de l'Angleterre est dans une très mauvaise condition à cause de la compétition allemande.

Edward Cain, de Toronto, pour avoir battu sa femme a été condamné à une amende de \$50 ou 4 mois de détention à la prison centrale.

—La nouvelle que les délégués Malgaches, de retour d'Europe et d'Amérique, avaient été étranglés à leur arrivée à Madagascar est pleinement confirmée.

—Le roi Louis de Bavière et le comte Bardi, l'un des héritiers du comte de Chambord, doivent prochainement entreprendre un voyage autour du monde.

Les Indiens de la vallée du Mississipi menacent de briser les jetées du fleuve, si le gouvernement ne leur paie pas \$500,000 par année.

—Le prix du tabac en feuilles, à New-York, est augmenté de 10 à 40 pour cent, vu l'augmentation dans la consommation et la mauvaise récolte.

—On parle de la construction d'une nouvelle église dans Sherbrooke-Est, dont la direction serait confiée aux Rédemptoristes par Mgr A. Racine.

—Le révérend M. J.-B. Parent, vicaire de Saint-Léon, dans le diocèse des Trois-Rivières, se rend aux Etats-Unis, afin de se dévouer aux missions canadiennes.

—Le ministre de la justice a recommandé la commutation de peine de la fille McCabe, de Hamilton, qui a été condamnée à être pendue, pour infanticide.

—La tempête qui s'est abattue sur Portsmouth, samedi, a renversé le monument érigé à la mémoire des soldats anglais tués pendant la guerre contre les Zoulous.

—Il se fait actuellement, en Angleterre, un mouvement pour obtenir du gouvernement que des restrictions soient mises à l'importation des bestiaux venant d'Amérique.

—Le gouvernement allemand doit demander aux Chambres un crédit pour lui permettre de construire cinquante nouveaux bateaux torpilleurs.

—Le *Freeman's Journal*, de Dublin, publie une lettre d'un prêtre catholique protestant contre l'intervention du Vatican dans les affaires irlandaises, au profit des landlords.

—La ville de Yarmouth, N.-Y., a fait des progrès commerciaux étonnants. Dans l'espace de deux ans, ses importations ont augmenté de \$221,000 à \$623,000, et ses exportations de \$305,000 à \$710,000.

—La *République Française* dit que les relations entre la France et la Turquie, qui s'étaient ralenties considérablement pendant ces six dernières années, ont été complètement rétablies, ce qui donne une nouvelle garantie de paix.

—Un concours a été ouvert, il y a deux mois, à St-Domingue, pour l'érection d'une statue à Christophe Colomb sur la place du gouvernement. C'est un artiste français, M. Guilbert, qui a été choisi par le jury pour l'exécution de ce monument.

—Dans une représentation donnée au profit de Mlle Marguiel, actrice de renom, Sarah Bernhardt a personifié *lady Macbeth*, dans le drame bien connu de Shakespeare. Elle a remporté un succès sans pareil.

—Madame Sofia Waskrepenski, membre de la société de la Croix Rouge, arrêtée à l'Institut impérial de Varsovie, a été pendue vendredi, pour complicité dans les attentats nihilistes.

—On écrit d'Halifax qu'un individu du nom de Fisher a coupé la gorge à une femme, à Blue Island, près de Green Harbor, dans le comté de Shelburne. On attribue ce crime à la jalousie. Le meurtrier n'a pas encore été arrêté.

—Une dépêche de Vienne annonce qu'un procès monstre commencera bientôt, en Hongrie. Il y a 111 personnes accusées d'avoir participé aux émeutes contre les juifs. La poursuite seule fera comparaître 1400 témoins.

Des nouvelles de Josh Billings :

Newport, R. I., 11 août 1883.

*Chers Amers.*—Sur le bord de la mer j'essaie de respirer l'air salin à pleins poumons, croyant que cela me procurerait du soulagement à ma maladie du foie que j'ai depuis quelques années, mais sans résultat. Sur l'avis d'un ami j'ai commencé à prendre des Amers de Houblon, et je suis maintenant guéri.

JOSE BILLINGS.

## LES ECHECS

Montréal, 22 novembre 1883.

Adressez les communications concernant ce département à O. TREMPÉ, 698, rue Saint-Jacques (ouest).

## SOLUTIONS JUSTES

No 379. — MM. S. Tardieu, H. Bégin, V. Gagnon, Québec ; C. H. Provost, Ottawa ; E. L., Trois-Rivières ; Honoré M., Louiseville ; Un ami, Saint-Hyacinthe ; N. P., Sorel ; N. H. Guérin, Pointe-Lévis ; I. Lamoureux, Lowell ; J. Dubé, R. Lafrenaye, P. Maurien, L. Dargis, D. Fabien, Montréal ; E.-M. Ladouceur, Sherbrooke ; L. I. Tougas, Toronto ; H. Gagnon, Québec.

J.-T. B., Saint-Jérôme.—Votre problème a une double solution commençant par 1 R pr. F, éch. déc. 1 R 3e D—2 D 4e D échec et mat le coup suivant.

## PETITES NOUVELLES

Dans le match Steinitz-Martinez, la position des joueurs est comme suit : Steinitz, 4 ; Martinez, 0 ; nulle, 1.

Le 2 courant, M. le Dr Zukertort a donné une séance au "Manhattan Chess Club," de New-York, où il a joué simultanément 24 parties. Le champion en a gagné 19, perdu 3 et 2 nulles. On dit que M. Zukertort doit entreprendre la tâche difficile de jouer 20 parties, sans voir, par soirée.

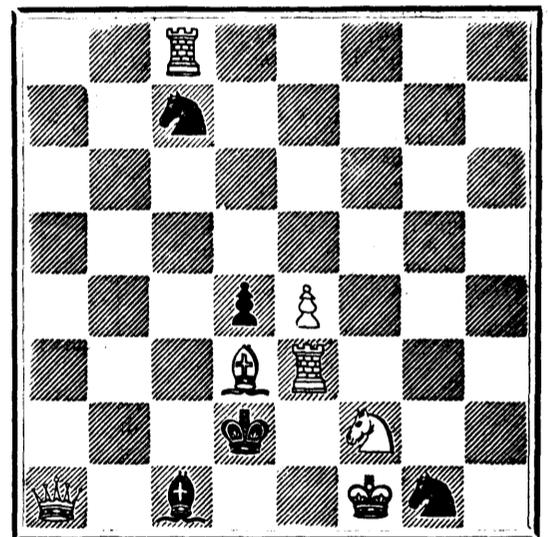
Vient de paraître, cent des meilleurs problèmes d'échecs composés par M. E. Pradignat, 1873-1875. — M. Emile Pradignat, universellement connu par les succès qu'il a obtenus dans les concours où il s'est rencontré avec les meilleurs auteurs du monde, est le premier Français qui ait atteint dans l'art du problème une hauteur de vue et une profondeur de combinaisons qui l'ont placé l'émule des Bayer, des Berger, des Loyd... ; la réunion dans un volume de ses plus jolies combinaisons s'imposait, d'abord par leur valeur et ensuite parce qu'il n'existe aucun recueil français. Le plus grand soin a été apporté dans l'impression de cet ouvrage, beau papier, diagrammes neufs, correction soignée, rien n'a été négligé pour en faire une œuvre parfaite. Le volume qui est maintenant en vente se recommande de lui-même, et nous sommes convaincus qu'il aura sa place marquée, non seulement dans toutes les bibliothèques françaises, mais encore dans celles de tous les amateurs canadiens.

Prix : 5 francs, franco, dans tous les pays de l'union postale. Chez M. Numa Preti, 72-74, rue Saint-Sauveur, Paris (France).

## PROBLEME No. 380

Composé par M. LAMY

NOIRS.—5 pièces



BLANCS.—7 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

## SOLUTION DU No. 379

Blancs	Noirs
2 P 8e F (fait F)	1 C 3e T
2 R pr. C	2 P 4e C ou F 1er C
3 F 7e C, échec et mat.	

*Macaroni aux œufs.* — Cassez une demi-livre de macaroni en petits morceaux, cuisez tendre dans de l'eau bouillante salée, séchez bien, versez dans un plat profond et arrosez d'une tasse de beurre fondu avec lequel auront été mélangés deux œufs battus et deux pleines cuillers de table de fromage râpé, avec sel et poivre ; brassez le macaroni pour que la sauce pénètre le tout, et saupoudrez de fromage râpé.

## Décès

En cette ville, le 11 courant, à l'âge de 1 an, 4 mois et 21 jours, Joseph-Olivier-Henri, enfant de M. A.-D. Lacroix.

En cette ville, le 16 courant, à l'âge de 89 ans, M. Louis Dubeau, autrefois de la Rivière St-Pierre. Après avoir servi avec distinction dans la milice de 1812 il se livra à la navigation. Ce vénérable vieillard est décédé, muni des sacrements, au milieu de ses enfants et petits-enfants. Il a conservé la plénitude de ses facultés jusqu'au dernier soupir.

Lundi, en cette ville à l'âge de 59 ans, M. J.-B. Lamère, gérant de la Compagnie du Richelieu. Depuis plus de vingt ans il habitait Montréal où il figurait au nombre de ses principaux citoyens.

